

io n°102

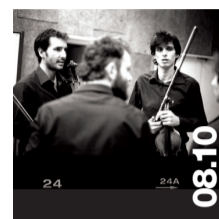
Festival d'Avignon

#102 / Jinghui — Devriendt — Greta Koetz — Berès — Rambert — Laubin
Raskine — Van den Eeyden — Tillet — Fisbach — Chancel — Tong — Gallais

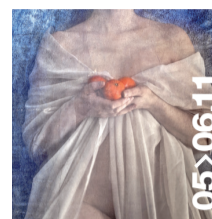




間 (ma, aida,...)



barbarie



mater



le marteau
et la faucille



white dog



r.a.g.e.



[zaklin]



splendeur



möbius



happy birthday
sam !



expédition en
turakie



le bal
marionnettique

camille boitel / cie l'immédiat (ma, aida, ...), quatuor béla / wilhem latchoumia barbarie, camille rocailleux / cie e.v.e.r mater, julien gosselin / cie si vous pouviez lécher mon cœur le marteau et la faucille, cie les anges au plafond white dog ; r.a.g.e ; le bal marionnettique, olivier martin-salvan / philippe foch (zaklin), delphine salkin / cie nonumoï splendeur, cie xy / rachid ouramdane möbius, alexis moati / cie vol plané happy birthday sam, le turak théâtre expédition en turakie

f | i | mcbourges.com | BP 257 – 18005 BOURGES CEDEX

ÉDITO

« ET AU MOMENT MÊME OÙ IL LE SUT, IL CESSA DE LE SAVOIR »

«*Qu'était-ce ? On aurait dit un phare. Mais non, c'était dans son cerveau, cette éblouissante lumière blanche. Elle brillait de plus en plus resplendissante. Il y eut un long grondement, et il lui sembla glisser sur une interminable pente. Et, tout au fond, il sombra dans la nuit. Ça, il le sut encore : il avait sombré dans la nuit. Et au moment même où il le sut, il cessa de le savoir.*»

Ainsi se termine le roman de Jack London « Martin Eden », qui pourrait fournir un appui allégorique à notre quête accidentée à la recherche du Festival d'Avignon 2019. Jadis, nous aussi, nous avons décidé de nous instruire, d'apprendre à écrire pour séduire et conquérir un monde, et pourtant ce zénith convoité s'est révélé parfois décevant. Pour nous aussi, le fruit de la connaissance est devenu enzyme et nous a forcés à digérer la prise de conscience de l'eldorado dégradé ou du moins fantasmé par les adolescents que nous voulons rester. Cendres ou poussières qu'importe, les ruines ont toujours su développer les encens de leurs pouvoirs d'évocation, apaisants voire salvateurs aux cœurs et âmes abimés qui en ont cruellement besoin.

La rédaction

Prochain numéro spécial Festival d'Avignon le 18 juillet

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-8

La Maison de thé : Meng Jinghui
£¥€\$: Alexander Devriendt
On est sauvage comme on peut : Collectif Greta Koetz
Désobéir : Julie Berès
Reconstitution : Pascal Rambert
Crâne : Antoine Laubin

ZOOM TAIWAN PAGE 10

BRÈVES PAGE 12 ET 16

REGARDS PAGES 14-15

Blanche-Neige, histoire d'un prince : Michel Raskine
Le Grand Feu : Jean-Michel Van den Eyden
Le dernier ogre : Marien Tillet
Bérénice/Paysages : Frédéric Fisbach

LIVRES PAGE 18

TRIBUNE PAGE 20

LES TITRES DU OFF PAGE 22

LES RENCONTRES D'ARLES PAGE 24

Datazone : Philippe Chancel
Glacé et jade, le rituel du peigne : Kurt Tong

RENCONTRE PAGE 26

Xavier Gallais

REPORTAGE PAGE 27

Festival d'Athènes et d'Épidaure : racines grecques

FAIRECOLLECTIF

FAIREAVIGNON

FAIREPARTAGER

ONESTAUSUD

FAIR-E

COLLECTIF FAIR-E
CENTRE CHORÉGRAPHIQUE
NATIONAL DE RENNES
ET DE BRETAGNE

du 5 au 25 juillet - Collège de la Salle

R1R2 START de Bouside Ait Atmane

du 15 au 24 juillet - Manufacture (Patinoire et St Chamand)

QUEEN BLOOD d'Ousmane Sy
AFASTADO EM de Johanna Faye
WILD CAT de Saïdo Lehlouh

avec, en alternance,

SHAPESHIFTING de Linda Hayford
et HORS JEUX ! d'Iffra Dia

Réservations

La Manufacture — 04 90 85 12 71 — www.lamanufacture.org

Collège de la Salle — 04 65 00 02 33 — resas.tcs@gmail.com

Professionnels — 06 42 34 74 43 — pros@ccnrb.org

WWW.CCNRB.ORG

f | i | @CCNRB.FAIRE

1^{er} – 17 août 2019

Mayra Andrade, Clara Luciani,
Johan Papaconstantino,
Nu Guinea, Guts, Pongo,
Muthoni Drummer Queen,
La Chica, Rami Khalifé,
Voilaa sound system,
Big Ukulélé Syndicate...

Bal populaire, ciné plein air,
cirque contemporain,
concerts, dormir au musée...

Plan B

Mucem.org

Photo: Pierre Girardin Design: Spasky Fischer

Facebook, Instagram @mucemplanb



60

Avec le soutien de



IN
LA MAISON DE THÉ

TEXTE D'APRÈS LAO SHE / MISE EN SCÈNE MENG JINGHUI
OPÉRA CONFLUENCE, DU 9 AU 20 JUILLET À 20H00

« "Gardez-vous de parler des affaires d'État !" Sur scène, une immense structure ronde et métallique symbolisant une maison de thé pékinoise, dévoile un microcosme où divers milieux sociaux s'agitent et se mêlent. »

TISANE NUIT TRANQUILLE

— par Pierre Lesquelen —

« Évite à tout prix les croisières thématiques », proclame un personnage de l'« Odyssee » américaine de Daniel Mendelsohn, qui, voulant déconseiller à son ami un attrape-touriste « sur les terres d'Ulysse », critique par là même la mercantilisation des mythes et la folklorisation des périls maritimes.

Force est de constater, comme nous le dénoncions dans une précédente tribune, que la métaphore thématique choisie par le Festival cette année se retourne souvent contre lui-même, son idéal éthique de vitrine internationale du théâtre supplantant encore une fois les épreuves esthétiques qu'il devrait nous faire traverser et justifiant ces dernières années la curieuse programmation de grosses machines dont l'intérêt relève, il faut bien le dire, de la pure curiosité muséale. Après le germanique « Lenz » grimpaient en 2016 sur des montagnes russes, le « Tartiuas » labyrinthique de Korsunovas l'an passé, la « Maison de thé » de Meng Jinghui prend place dans une énorme roue de la fortune métallique (qui rappelle un peu les roues de la mort cir-

cassiennes), symbole très appuyé (qui ne sera malheureusement pas le seul du spectacle) du chaos social audacieusement dépeint par Lao She il y a soixante ans. Le titre de ce grand drame populaire chinois, qu'on était ravi de découvrir, désigne une nostalgie « close » au sens de Jankélévitch (l'ancestrale maison de thé infusée dans le capitalisme) dont la reconquête permettrait de combler le manque, dans le lignage de nos plus intimes « cerisaies » et autres « ménageries de verre ».

“

Transgressions grand-guignolesques

Mal connu en France, le théâtre chinois contemporain pouvait faire événement dans cette programmation trop sage, surtout parce que la matière qui nourrit le texte passionnant de Lao She retravaille l'imaginaire politique d'un cinéma que nous connaissons bien, notamment celui de Jia Zhangke, qui confronte la déliquescence des corps et de la signification à la permanence des montagnes et à la

chorégraphie ironique des traditions. « La Maison de thé » de Meng Jinghui pose alors un défi épineux à la critique, tant notre regard européen est peu connaisseur de l'actualité scénique chinoise et ne peut mettre en veille son horizon d'attente postdramatique qui lui fait voir cette pléthore spectaculaire et ses transgressions grand-guignolesques (à grand renfort de postiches et d'animaux en plastique) comme une canaillerie d'un autre temps. Dire par ailleurs que ce régime spectaculaire est un contresens esthétique complet par rapport à l'objet dénoncé relève du poncif critique, tant on peine à comprendre pourquoi la réouverture tant rêvée de ce temple à thé passe par le braillement de noms de hamburgers et autres horreurs de fast-foods. La friction entre les codes traditionnels de l'opéra chinois (avec ses corps statiques et ses bouches hurlantes) et ce dantesque écrin métallique aurait pu façonner une politique spectaculaire très féconde, loin du naturalisme cinématographique qui habille nos épopées contemporaines, si l'absence de nuances et le surlignage satirique par l'adaptation (et la traduction) ne rendaient pas le propos totalement inaudible.

FOCUS

IN
EYES

TEXTE ONTROEREND GOED / MISE EN SCÈNE ALEXANDER DEVRIENDT
CHARTREUSE DE VILLENEUVE LEZ AVIGNON, DU 5 AU 14 JUILLET À 18H00 ET 21H00

« Un plateau enveloppé d'une lumière tamisée, entre tripot clandestin et salle des marchés, vous êtes sept à prendre place autour de tables en bois marqueté façon blackjack. »

RÉTABLISSONS LA CONFIANCE

— par Nouredine Mahjoub —

Après être apparu dans le OFF en 2016 avec « Fight Night », les Flamands du collectif Ontroerend Goed ont cette fois fait le saut vers le IN avec un autre de leurs projets participatifs : « EYES », grand casino débridé qui nous amène dans les profondeurs grisantes de la finance internationale.

C'est dans un sous-sol sombre de la Chartreuse que nous descendons au compte-gouttes, accueillis par des hôtes qui nous installent un par un dans un ballet réglé. Le placement est libre sur le billet, mais l'endroit où nous atterrissons a son importance : il ne s'agirait pas de tomber dans le mauvais paradis. Car c'est bien ça que sont les tables de croupier qui constituent le décor de « EYES » : des paradis fiscaux, des îlots où l'argent coule à flots et où la dépense entraîne le gain. La partie commence, les règles sont énoncées par les comédiens/croupiers. Chaque spectateur est une banque, dont le succès en affaires participera à l'économie de sa nation. Il faudra d'abord acheter sa mise de départ avec son propre argent, en espèce sonnantes et rébuchantes (que le croupier vous rendra à la fin de la

représentation, rassurez-vous). Puis s'ouvrent les marchés et commencent les mises, les paris, les piles d'argent se mettent à gonfler, et on se régale alors de s'enrichir en voyant s'appauvrir nos concurrents. Les banques croissent sur le dos de celles qui coulent : c'est l'ordre du monde que nous jouons aux dés, avec un plaisir grisant qui ne cessera pas durant les deux heures de la représentation. Cependant, réduire cette proposition à un simple jeu ne serait pas lui rendre justice.

“

Ivresse du gain

Car au-delà de son grand aspect ludique, c'est avant tout un spectacle très écrit qui nous est présenté, avec non seulement un message précis – celui que la finance est un jeu sans vergogne alimenté jusqu'à la déraison par l'ivresse du gain, message un peu didactique mais qui ne tombe cependant jamais dans une charge militante qui stériliserait l'expérience –, mais également un admirable travail d'espace et de rythme. Car nous ne demeurons pas

penchés sur nos tables, en ignorant le reste de la salle : nous sommes régulièrement interrompus par les analystes financiers, qui nous font alors un point sur la bourse, sur les notations de chaque table, et sur le cours de l'argent. Des bulles d'air salutaires, qui nous rappellent que le jeu est encore mené par des acteurs, qui relèvent tous brillamment le pari du hasard, en se tenant avec une grande justesse dans leur rôle face à des spectateurs tantôt déjà ivres de gains, tantôt décontenancés par la dimension de leur implication. Avec un humour pince-sans-rire, toujours ravageur, le jeu finira par basculer dans une dystopie où les sourires rassurants des banquiers cachent la mort de la confiance et le repli sur soi. Les bulles éclatent, et c'est dans une panique générale audible que chacun essaie alors de sauver sa peau en jetant ses voisins par-dessus bord. Aux plus malins les moindres pertes, et tant pis pour les autres. Puis, une fois le jeu terminé, on applaudit fort et serre la main de ses voisins. Et si l'on ne peut savoir si la confiance est rétablie, on aura au moins repris un peu conscience de nous-mêmes.



« La Maison de Thé » © Christophe Raynaud De Lage / Festival d'Avignon

OFF

ON EST SAUVAGE COMME ON PEUT

TEXTE ET MISE EN SCÈNE COLLECTIF GRETA KOETZ / THÉÂTRE DES DOMS, DU 5 AU 27 JUILLET À 19H40

« Lors d'un sympathique repas entre amis, la demande surréaliste d'un convive va faire basculer la banalité des rapports vers une sauvagerie jubilatoire. »

MYSTIQUE À L'ÉTAT SAUVAGE

— par Mathias Daval —

Il y a toujours un risque de sombrer dans ce tropisme mou qui consiste à associer *a priori* et sans retenue les collectifs belges au concept flou et fourre-tout de « décalage ». Soyons ici rassurés : la joyeuse bande des Greta Koetz n'usurpe pas le label ni n'en décline une énième version édulcorée.

Dès sa première création, le collectif jeunot, issu de l'Esact (Conservatoire royal de Liège), frappe un grand coup de poing sur la table du mièvre avec ce huis clos surréaliste qui convoque, en exergue, la voix de René Char : « Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égards ni patience. » Une jolie entrée en matière. Et du trouble, il y en a, dans « On est sauvage comme on peut ». Si tout commence par un dîner des plus convenu entre deux couples d'amis vingtenaires, la réalité ne tarde pas à se fissurer et à prendre l'eau de toutes parts. Au centre du quatuor, il y a Thomas, que l'on pressent d'abord vaguement neurasthénique, puis peut-être carrément suicidaire ; sa compagne, Léa, peine à l'empêcher de déborder dans le néant – ou

dans une autre version, inquiétante, de lui-même. Antoine et Marie, eux aussi, semblent atteints par une force entropique sourde dont on ne sait si elle vient de l'intérieur ou de l'extérieur. Et c'est là la grande force du spectacle, qui tient aussi bien du conte sociophilosophique barré que de la farce psychanalytique. Il renvoie à l'acuité d'une Francesca Woodman sur ses propres angoisses et son vertige ontologique : « Les choses du réel ne me font pas peur, seulement celles qui sont au fond de mon esprit. »

“

Cannibalisme symbolique

C'est de ce tréfonds inconscient que surgit la sauvagerie, libérée au fil de la narration. L'intelligence des Greta Koetz est de ne pas l'avoir circonscrite à un périmètre étriqué et surmentalisé : car le sauvage s'exprime d'abord par le corps – qui ne triche pas, dit-on –, et cette expression manque souvent chez les émules chiendenavarresques issus de cette tradition théâtrale d'une écriture de plateau

à la fois comique, crue et surréaliste. S'il y est question de dévoration, c'est bien parce qu'il s'agit d'une quête éperdue de transcendance, de résurrection d'une chair désatristée. On ne sait trop ce qu'il peut bien advenir de ce dérèglement des sens qui frappe les protagonistes, s'il est une purge roborative, une anormalisation pour se retrouver soi-même, ou un égarement mortifère. Dans ces limbes où l'on s'interroge, la musique nous accompagne, depuis le chant introductif, en passant par les intermèdes de clavecin du mutique cinquième invité, Sami Dubot, jusqu'à la conclusion du spectacle, un tendre « After Hours » du Velvet Underground qui vient panser la brutalité de la dernière séquence de cannibalisme symbolique. Le collectif Greta Koetz a su immédiatement trouver son ton et sa forme. Souhaitons-lui de creuser son sillon et de ne jamais renoncer à s'attacher en lui qu'à ce qu'il sent qui n'est nulle part ailleurs qu'en lui-même. C'est là le secret du vrai décalage cathartique : un pas de côté salutaire qui nous permet de dégager nos bronches des miasmes d'un réel affadi.

FOCUS

OFF

DÉSObÉIR

TEXTE ET MISE EN SCÈNE JULIE BERÈS / FESTIVAL CONTRE COURANT - ÎLE DE LA BARTHELASSE, LE 16 JUILLET À 22H00

(Vu au Théâtre de la Cité Internationale - Paris)

« Entre fidélité et refus du poids de l'héritage, entre désirs immenses et sentiments d'impassé de l'époque, Julie Berès et son équipe entreprennent de sonder les rêves et les révoltes de jeunes femmes issues de la première, deuxième ou troisième génération de l'immigration. »

DÉSObÉISSANCE SWAG

— par Ysé Sorel —

Elles font l'effet d'une bourrasque : elles ébouriffent, elles s'arrachent, elles se lâchent ; on s'esclaffe, on s'attache, jamais on ne se lasse. Quel vent de liberté souffle dans le théâtre lorsque ces quatre jeunes femmes entrent avec la détermination d'une tempête, comme par effraction mais sans discrétion... Joyeuse compagnie des Cambrioleurs !

L'énergie cadencée du quatuor laisse ensuite place à la sobre confession d'une conversion à un islam rigoriste, jusqu'à la trahison des idéaux mais non de la foi, puis au récit d'une rébellion face à un père iranien à la main lourde, et au salut dans la danse. Le plateau, illustrant la traversée du désert, devient alors piste propice à l'exultation des corps, et se retrouve de nouveau investi par un appétit de vivre réjouissant. Le spectacle navigue ainsi habilement du singulier au collectif, du morceau de bravoure aux moments de réflexion partagée, où à la vivacité des échanges répond la sagacité des remarques. Ce joli méli-mélo, sans trop de mélo, fait des drames petits et grands de ces jeunes existences, dresse alors un portrait kaléidoscopique d'une génération vivant sous

l'œil du smartphone. On rit beaucoup aussi, charmé par la verve de leur verbe. À travers des bribes de vie et des anecdotes, se tirent alors des fils : famille, tradition, religion, sexe, rapport à l'avenir ; ils se nouent et se dénouent au cours du spectacle, comme autant de navettes entre les personnages.

“

Lieu d'empowerment

L'une relate les cérémonies aux accents païens dans sa famille évangéliste en Normandie, l'autre son rapport au Coran comme livre de chevet, encore tout échevelée par une danse frénétique ; certaines ont la foi, d'autres non, et chacune a son avis et ses envies. Les récits ont cependant en commun d'être ceux d'une émancipation – émancipation qui passe par la danse, par les livres, par le chant. Toutes se cognent en effet aux assignations, aux attentes, au patriarcat, comme elles frappent dans ce mur en fond de scène qui les matérialise : avec l'énergie des rebelles, la fougue des conquérantes. Elles conjuguent alors chacune à sa manière l'infinif

du titre – « Désobéir » –, et la scène devient le lieu d'un partage d'expériences métissé. Cette volonté de faire du théâtre la caisse de résonance d'autres voix est un des points de départ du spectacle, qui s'inscrit dans les « pièces d'actualité » organisées par la commune, qui entendent partir de la vie des habitants d'Aubervilliers et par là redonner un rôle au théâtre dans la cité. Julie Berès, dont on connaissait plutôt le goût de la métaphore et des « fictions oniriques », et son allié Kévin Keiss sont donc allés en quête de témoignages auprès de la population. À partir des résultats, proches du verbatim, l'écrivaine Alice Zeniter a ensuite écrit le texte, également fortement influencé par les parcours des quatre comédiennes. La démarche fait songer au film « Swag », de Kevin Pollak, ou plus récemment à « Premières solitudes », de Claire Simon. Mais « Désobéir », servi par un dispositif et une scénographie simples et justes, cumule d'autres dimensions : non seulement la troisième, charnelle, mais aussi la jouissance et la force de déflagration de la scène. Le plateau devient ainsi pour ces jeunes femmes un véritable lieu d'empowerment, où elles désobéissent, certes, mais où surtout elles acquiescent à leurs désirs.

DIRECTION : OMAR PORRAS

TKM THÉÂTRE KLÉBER-MÉLEAU
CHEMIN DE L'USINE À GAZ 9,
CH-1020 RENENS-MALLEY SUISSE
BILLETTERIE: +41 (0)21 625 84 29

PHOTO: LEGONC WUNDER



PHILIPPE DECOUFLÉ

DADA MASILO

BENABAR

LE TRIO JOUBRAN

ZAZIE

DAVE BRUBECK QUARTET

VICTORIA THIERRÉE CHAPLIN

THIERRY ROMANENS

YANN LAMBIEL

BRIGITTE ROSSET

SIDI LARBI CHERKAOUI

LÉVON MINASSIAN

JONATHAN LAMBERT

FLORENT PEYRE

CIRQUE ÉLOISE

MUMMENSCHANZ

MASSIMO FURLAN

LAMBERT WILSON

SERGE AIMÉ COULIBALY

FAMILIE FLÖZ

MARIA DE LA PAZ

YVETTE THERAULAZ

GARRY STEWART

GISÈLE VIENNE

MAGUY MARIN

PIERRE ARDITI

ALAIN PLATEL

Saison 19/20
à découvrir sur
www.equilibre-nuithonie.ch
Fribourg - Suisse

OFF RECONSTITUTION

TEXTE ET MISE EN SCÈNE PASCAL RAMBERT / LA MANUFACTURE, DU 5 AU 14 JUILLET À 11H40 (Vu à l'Institut del Teatre - Barcelone)

« Ce sont deux personnes qui se sont aimées qui se retrouvent pour tenter de reconstituer le moment où elles se sont rencontrées et les conséquences que cette rencontre a eu sur leur vie jusqu'à aujourd'hui. »

DÉBUT DE LA FIN

— par Florence Filippi —

« Reconstitution » est un cadeau. Celui d'un auteur metteur en scène à deux comédiens. Dans un geste similaire à « Clôture de l'amour », écrite pour Audrey Bonnet et Stanislas Nordey, Pascal Rambert a conçu cette pièce à la demande de Véro Dahuron et Guy Delamotte, codirecteurs du Panta-théâtre de Caen. Un dialogue doux-amer, qui joue de la sorcellerie évocatoire des amours défuntés.

« Reconstitution » est un laboratoire. Un homme et une femme se retrouvent dans une salle de répétition, un lieu qu'ils voudraient neutre, pour rejouer la scène de leur première rencontre. Mais l'espace se transforme progressivement en chambre de torture et de règlement de comptes, puisqu'il s'agit de souffler les cendres d'un amour passé. Les pièces à conviction s'étalent sous la lumière crue, sur des tables jonchées de boîtes en carton emplies de souvenirs et de livres. Les restes du couple. « Reconstitution » est un rituel. Où l'on tente de reconstruire le petit théâtre de la passion. Un cadre en bois est monté, une bâche est déployée en guise de rideau, quelques bougies, un peu de fumée... et le tour serait-il joué ? La recette n'est pas si facile. Il ne s'agit pas, ici, de re-cuire le *cake* d'amour. Pascal Rambert nous

livre une image brute ; celle de la « soupe simple », la soupe de la clôture, composite de légumes, pages de romans, photos et lettres du passé. La soupe à la grimace, qui devient la condition *sine qua non* de la réconciliation. Une mixture que les deux protagonistes avalent consciencieusement, comme le dernier repas du condamné. « Reconstitution » est un tue-l'amour. Car c'est bien une scène de crime qu'il s'agit de rejouer ici. Considérant que reconstituer, c'est aussi tuer, mettre à mort le souvenir, éparpiller les indices, brûler les pièces à conviction. Les boîtes « ont l'odeur du cadavre » que fut ce couple, son « odeur commune morte ».



Ode au théâtre

Le spectacle file une métaphore aussi courante qu'effaçable, et qui pourrait être l'énigme du sphinx. Guy et Véro commencent par s'échauffer, les quatre fers en l'air, dans la position de l'enfant heureux, puis font « le cadavre » et finissent nus, dépouillés, allongés sur une table, comme à la morgue. Avec cette incertitude finale qui plane. Quelqu'un est-il mort, vraiment ? Un doute que seul le théâtre est ca-

pable de semer. « Reconstitution » est une femme. Mais qui ne serait pas sortie de la côte d'Adam. Comme pour Audrey dans « Clôture de l'amour », la plus belle partition est pour Véronique. C'est elle qui dirige, qui met en scène et qui dénoue, dans une longue tirade où se superposent et s'entassent les reproches et les voix. Celles de la mère, de la fille, de la femme désirante et blessée, dans une sorte d'expiration continue. Une logorrhée cathartique, qui transforme un amour mort en amour jusque dans la mort, indéfectible, main dans la main. Car Véronique « est dans l'espace de l'amour, c'est-à-dire, de la détermination », tandis que Guy serait du côté du « réel » et de la désillusion. Pas du côté du théâtre. « Reconstitution » est une vanité contemporaine. Elle nous montre l'aporie de toute réactivation démiurgique de l'amour, le danger de toute forme d'hybris. Mais c'est aussi une ode au théâtre, qui s'emploie à répéter encore et encore jusqu'à réveiller les fantômes. C'est ainsi que les images mortes, les phrases douloureuses et les répliques assassines sont subsumées sous la joie du jeu et de l'écriture au plateau. « Reconstitution » est une déclaration d'amour aux comédiens et au plaisir infatigable qu'ils ont de recommencer. Ces deux interprètes ont su nous communiquer cet amour-là, qui ne meurt pas.

FOCUS

OFF CRÂNE

TEXTE PATRICK DECLERCK / MISE EN SCÈNE ANTOINE LAUBIN / THÉÂTRE DES DOMS, DU 5 AU 27 JUILLET À 10H00

« Devant nous, un écrivain à qui l'on doit retirer une tumeur. Il s'agit d'une intervention dite de chirurgie éveillée. Il faudra sonder le patient pour être certain de ne pas lui ôter le langage. »

CRAPULEUSE INFECTION DU TEMPS

— par Pierre Lesquelen —

De « Réparer les vivants » à « Mon cœur », de Pauline Bureau, c'est à la naissance d'une théâtralité hospitalière, redoublant l'invasion chirurgicale de l'espace romanesque, que nous assistons depuis plusieurs années.

Miroir critique et clinique d'une déshumanisation très postmoderne de l'agonie, ou traque balbutiante d'un mystère qui échappe à la perception glaçante et scientifique de la nuit du temps : les causes de ce syndrome thématique restent encore à définir, mais il offre à coup sûr bien des armes au dégagement représentatif dont l'art est capable en pareille matière pour éviter tout pathos. La célèbre compagnie belge De Facto revient pour sa troisième création au théâtre des Doms, où elle fait souvent du bruit. Elle y reconduit ses amours du « théâtre-récits » en adaptant la mythobiographie de Patrick Declerck, « Crâne », sombre et cocasse affaire de tumeur au cerveau qui inquiète un vieil écrivain mal léché, Alexandre Nacht, qualifié autant de « saucisson monstrueux » que de « Petit Jésus à peine né ».

Divisé en actes chronologiques pris en charge par trois narrateurs (interrompus brièvement par les bougonnements poétiques du patient), le récit s'inscrit *a priori* dans une veine tragique, initié autour d'une grande urne laquée veillée par des hommes en noir qui servira autant de comptoir que de chambre opératoire pour isoler le crâne barbu du patient (interprété par le génial Philippe Joussette, discret sosie de Frank Verduyssen).



Grand théâtre des immortalités

Cette apparente pesanteur est vite démystifiée par la distanciation légendaire dont le théâtre belge est capable, théâtralisant cette fois le cynisme de son protagoniste et permettant d'extérioriser cliniquement ses pensées « enturbannées ». Mais à l'écueil chirurgical et linéaire du projet répond l'adaptation intelligente du metteur en scène Antoine Laubin, qui s'engouffre habilement dans les pro-

blématiques temporelles de cette narration inquiète et quantique qui suit les sautes d'humeur très hamletiennes de cette âme rabougrie et combative. La « crapuleuse infection du temps » qu'induit l'attente désespérée est alors bafouée par un tout autre régime de causalité, venant bousculer toute fatalité pathétique. Avec ses « petites et inutiles protestations » puisées dans son amour de la philosophie et du théâtre, ses infractions linguistiques dans la grossièreté et le sublime shakespearien, et cette présence immobile qui insiste et provoque parfois l'hilarité, la « lente croissance » de l'intrus crânien est directement phagocytée par l'expérience diffuse du récit. « Crâne » sonne alors comme un hymne revigorant à l'illusion que chacun est à soi-même. Ce « chasseur du réel et de lui-même », qui fait le doux apprentissage de la mélancolie, relisant « Hamlet » dans son « irrésolue passivité », s'engouffre alors au son de Bashung dans ce grand théâtre des immortalités dont lui seul est le crâne et la tempête, et nous les envieux mortels.

Grand Est
ALSACE CHAMPAGNE-ARDENNE LORRAINE

L'Europe s'invente chez nous

présente

Un grand est de spectacles EN AVIGNON

16 COMPAGNIES - 6 THÉÂTRES PARTENAIRES

La Caserne | du 6 au 22 juillet

- LA MÂCHOIRE 36 - Théâtre d'objets
Une forêt en bois... construire - 9h45
- COMPAGNIE CLAIRE SERGENT - Théâtre et Musique
On voudrait revivre - 11h00
- THÉÂTRE DU CENTAURE - Théâtre contemporain
Révolte (Revolt.She said.Revolt again.) - 13h15
- ASTROV - Théâtre documentaire
Moi, Bernard - 15h00
- LE CORPUS URBAIN - Tragi - comédie
Débris - 17h00
- COMPAGNIE LE TALON ROUGE - Théâtre
Hippolyte - 18h45
- ULTIMA NECAT - Théâtre transdisciplinaire
Un HOMME - 20h45

Présence Pasteur | du 5 au 28 juillet

- ATELIER DU PREMIER ACTE - Théâtre
Le Crépuscule - 18h15
- THÉÂTRE EN SCÈNE - Théâtre
Ventre - 20h10
- PREMIERS ACTES - Théâtre
Combat de nègre et de chiens - 22h00

Île Piot | du 8 au 20 juillet

- COMPAGNIE KIAÏ - Cirque chorégraphique
Ring - 20h30

La Manufacture | du 5 au 25 juillet

- MUNSTRUM THÉÂTRE - Théâtre contemporain
40° sous zéro - 21h35

La Scierie | Trajectoires du 5 au 21 juillet

- COMPAGNIE IN VITRO / MARINE MANE - Pluridisciplinaire
Atlas (5 au 9) • A mon corps défendant (11 au 17)
Atlas et Santa Muerte (18 au 21) • 22h00

Théâtre du Chêne Noir | du 5 au 28 juillet

- COMPAGNIE ACCÈS-SOIR - Cirque burlesque
AVA, la Dame en Verte - 15h00

11-Gilgamesh Belleville | du 5 au 26 juillet

- LA BANDE PASSANTE - Théâtre d'objets documentaire
Vies de Papier - 15h10
- LE PLATEAU IVRE - Théâtre contemporain
Burnout - 16H55



WWW.GRANDEST.FR



OFF 038

TEXTE ET CHORÉGRAPHIE KUO-HSIN CHUANG
CONDITION DES SOIES, DU 5 AU 28 JUILLET À 14H25

« 038 est l'indicatif téléphonique de la région de Hualien, sur la côte est de Taïwan. »

ÉTERNEL RETOUR

— par Lola Salem —

L'indicatif téléphonique de Hualien, région côtière de Taïwan, a un parfum de mystère. Trois chiffres qui désignent, pêle-mêle, diverses images d'une société aux identités déchirées. Habitées par la mémoire d'anciennes traditions tribales, les nouvelles générations se sont mises en quête de leurs propres racines. Depuis 2005, le Kuo-Shin Chuang Pangcah Dance Theatre s'est donné pour mission de faire revivre chants et danses autochtones *amis* en les traduisant dans une grammaire contemporaine. « 038 », comme les trois autres spectacles de la compagnie (« Ritual » en 2007, « Takasago » en 2009 et « The Priest Under the Sunset » en 2014), a pris le temps de trouver l'angle et le ton justes pour entremêler ces deux univers artistiques et culturels. Ce faisant, la troupe a réussi à ne pas céder aux poncifs en matière de chorégraphie *New Age*. Elle nous livre ainsi une œuvre saisissante qui fait honneur aux talents de la scène taïwanaise en Avignon. L'incessant ballet dévoile une phénoménologie qui ne s'embarrasse d'aucune morale ni fioriture. Si rien n'est superflu, il n'est pas pour autant question de pureté ici. C'est une énergie brute qui s'empare des sept jeunes filles convoquées sur scène. Une

énergie débordante, irrésistible, qui secoue leurs corps au point qu'ils nous semblent comme possédés. Tout vibre, tout est sous tension. Chaque mouvement appelle le suivant à la manière d'un cri silencieux et mobile qui ne supporte pas de mourir à l'arrêt. Il y a, bien entendu, quelque chose de l'ordre du rituel ; mais le mot paraît encore trop catégorique. Les sept danseuses ne cherchent qu'à exister dans l'immédiateté de leur être au monde. Pour ne leur poser aucune entrave, la mise en scène rappelle que qui peut le plus peut le moins. Des robes amples et quelques chaises minimalistes suffisent comme support. Leurs traits encadrent et soulignent simultanément le mouvement de cette ronde irascible. Le choix de quelques images projetées bouscule à peine cette ligne directrice ; on peut choisir de s'en amuser, plutôt, en les imaginant comme des souvenirs échappés de ces corps au labeur. Elles appuient aussi l'idée d'un déroulement narratif : quand bien même la danse semble s'inscrire ici dans un pur présent, la douleur initiale laisse place, en dernière instance, à une paisible embrassade. Ce signe univoque de l'aboutissement d'un voyage se dévoile au spectateur comme une ultime bonne surprise qui, sans éclater en un sentiment mièvre et faussement triomphant, emplit le cœur d'une nouvelle forme d'intensité.

OFF RAGE

TEXTE ET CHORÉGRAPHIE PO-CHENG TSAI
LES HIVERNALES - CDCN D'AVIGNON, DU 10 AU 20 JUILLET À 12H15

« Po-Cheng Tsai pose un regard sensible sur notre époque, les sensations et émotions que provoquent les états de solitude de nos sociétés contemporaines. »

L'ESPRIT ENTRAVÉ

— par Muriel Weyl —

Basé à la fois sur le thriller de Yoshida Shuichi et sur son adaptation cinématographique par Lee Sang-il, le spectacle de Po-Cheng Tsai aborde les questions de la confiance, de la suspicion de la nature humaine et de la rage que chacun porte en soi. Au fil d'une formulation narrative d'une grande clarté, les danseurs enchaînent tableaux, duos ou chorégraphies de groupe très dessinées. Ils évoluent dans un espace abstrait d'où surgissent des situations aliénantes, des relations transpirant le danger ou l'abus, des tentatives de rapprochement tuées dans l'œuf. Au centre une jeune fille seule, en exergue, semble questionner, fuir, interpellé, chercher le contact, tenter le lien. Elle sera jetée, partagée, entraînée, ignorée. Elle évoque un insecte noir, une diotria sans défense, alerte, en danger. Sur le plateau vide une trame d'ombre et de lumière l'emprisonne parfois dans un filet gris. La maîtrise des gestes d'une sobriété classique crée une structure intense mais contenue. Elle est le réceptacle d'un danger qui ne débordé jamais dans un environnement peu sûr mais régulé. Étonnamment, malgré ce qui devrait être une accumulation de tensions, on ne ressent ni

angoisse ni inquiétude. La trame esthétique serrée laisse passer en filigrane des gestes parfois durs mais pétris de douceur, presque de quiétude. On glisse sur une surface lisse mais sans être entraîné vers le fond. Le résultat n'est aucunement superficiel, seulement retenu. On alterne entre doute et confiance, les émotions en venant à être supprimées car ne trouvant aucune issue (*dixit* Po-Cheng Tsai). Sans être étouffé, on est pris dans ce même filet que constitue le décor. Piégés sans douleur. En contrepartie de ce subtil équilibre, la musique forte et assénée n'a pas toujours sa raison d'être. Elle entrave un silence qui pourrait prendre plus de place et cède au désir de séduire le spectateur par une emphase que n'ont ni les danseurs ni la chorégraphie. Les saluts se feront dans l'ordre, par sexes, filles d'abord, garçons ensuite puis tous ensemble. Cette pondération, cette rectitude donne à penser que la retenue émotionnelle du spectacle est non seulement une intention mais aussi certainement un signe culturel. Et l'on est heureux d'éprouver une émotion sensible, celle de toucher l'altérité, l'expérience unique et précieuse de ressentir l'autre dans son particularisme. La clé est aussi dans cette distinction et son insondabilité.

OFF LE PASSAGE
À LO-JINTEXTE ET MISE EN SCÈNE
YU-DIEN CHENCONDITION DES SOIES,
DU 5 AU 28 JUILLET À 13H05

« L'histoire est celle de Hsu Ching, acteur itinérant d'opéra classique du genre du "jardin des poiriers", qui sous le règne des Qing traverse par trois fois en 50 ans le Détroit de Taïwan. »

VERGERS DÉFENDUS

— par Lola Salem —

L'histoire de Hsu Ching est aussi troublante que captivante. Il entre dans une troupe de théâtre par le biais de rôles travestis dans « Le Miroir aux litchis » ; l'obsession d'un maître pour son corps adolescent l'oblige à singer l'apparence des femmes jusque dans son quotidien. Initialement entraîné par l'exigence de sa passion pour l'art, Hsu Ching se découvre peu à peu asservi aux contraintes genrées d'un sexe qui n'est pas le sien. Bien que le thème soit aujourd'hui très à la mode, « Le Passage à Lo-Jin » lui propose un traitement radicalement différent du théâtre occidental et renouvelle, par là même, la perspective que nous entretenons habituellement par rapport à ce sujet. Yu-Dien Chen choisit de concilier les besoins dramaturgiques de l'opéra classique chinois (genre « Jardin des Poiriers ») avec une relative sobriété scénographique. Un texte projeté fait office de voix de conteur muette. Au fond, quatre musiciennes, armées d'instruments traditionnels, accompagnent le déroulé de la fable et le chant des acteurs. La symétrie de quelques éléments au plateau, elle, fait écho à la binarité des sexes. Dans cet écran simple et efficace, la magie de cet opéra de poche prend vie. Réduit à une heure de spectacle, le roman éponyme dont s'inspire l'opéra est une matière d'autant plus complexe qu'il adresse de nombreuses critiques très codées vis-à-vis de la Chine. L'œuvre multiplie ainsi les couches de sens en associant à la question du genre celle, plus subtile mais décisive, de la colonisation taïwanaise et des déchirures identitaires qu'elle causa au XIX^e siècle.

LE THÉÂTRE AM STRAM GRAM — GENÈVE AU FESTIVAL D'AVIGNON 2019

HERCULE
À LA PLAGEFABRICE MELQUIOT
MARIAMA SYLLA

à 10h10 au 11 • Gilgamesh Belleville

MA
COLOMBINEFABRICE MELQUIOT
OMAR PORRAS

à 11h40 au 11 • Gilgamesh Belleville

11avignon.com • 04 90 89 82 63

11 boulevard
Raspail,
Avignon
11avignon.com
avignonleoff.comréservations
+33 4 90 89 82 635 > 26 juillet
Salle 2
Relâche les 10,
17 et 24 juillet

TOUS SINGULIERS

THÉÂTRE DES DOMS
| DIX SPECTACLES | 05>27-07-19 |

CRANE

Patrick Declerck / Antoine Laubin // De Facto
THÉÂTRE AUX DOMS

SUZETTE PROJECT

Daddy Cie
THÉÂTRE JEUNE PUBLIC AUX DOMS - POUR TOUS DES 8 ANS

GROU!

Cie Renards / Effet Mer
THÉÂTRE JEUNE PUBLIC AUX DOMS - POUR TOUS DES 7 ANS

DES CARAVELLES & DES BATAILLES

Eléna Doratiotto et Benoît Piret
THÉÂTRE AUX DOMS

ON EST SAUVAGE COMME ON PEUT

Collectif Greta Koetz
THÉÂTRE AUX DOMS

LE GRAND FEU

Jacques Brel / I.M. Van den Eeyden / Mochélan / Rémon Jr // L'Ancre
THÉÂTRE MUSICAL AUX DOMS

10:10

Nyash / Caroline Cornélis
DANSE JEUNE PUBLIC AUX HIVERNALES - POUR TOUS DES 6 ANS

LA VRILLE DU CHAT

Back Pocket
CIRQUE SUR L'ÎLE PIOT

MUNDO MAMEMO

Mamemo
SPECTACLE MUSICAL JEUNE PUBLIC À L'AJMI - DES 3 ANS

LA FAMILLE HANDELDRON

Théâtre Loyol du Trac
CONCERT POP JEUNE PUBLIC À L'AJMI - DES 5 ANSlesdoms.eu
© BRASSE-STUDIO.COM • Illustration: L. Buzasse / Anats

OFF
EN REALITÉS

Pensée n° 1 à la sortie du spectacle : Bourdieu aurait adoré. Peut-être aurait-il considéré que le théâtre est la pierre manquante de son édifice sociologique. Parce que Pierre était lucide. Il savait que sa « Misère du monde » de 1 472 pages ne serait classée que 289^e meilleure vente sur Amazon, et encore, au sein de la catégorie « Ouvrages de référence de sociologie ». Et que la minutieuse enquête de son équipe, les dizaines d'heures d'entretien pour dessiner les visages de la misère dans la France de 1990, méritait une forme qui puisse susciter l'émotion pour entraîner la réflexion. C'est ce que réussit magistralement « En réalités ». La pièce est limpide dans sa construction, et on est frappé par l'effort de rigueur intellectuelle dans son travail de vulgarisation. Elle est portée par des acteurs justes, profonds et drôles, aussi à l'aise dans la peau des personnages interviewés que dans celle de cette espèce humaine mystérieuse et cocasse qu'on appelle les sociologues. Pensée n° 2 à la sortie du spectacle : eh merde... Trente ans plus tard, c'est la même misère, en pire. *Armen Verdian*

TEXTE ET MISE EN SCÈNE
ALICE VANNIER D'APRÈS PIERRE BOURDIEU
— THÉÂTRE DU TRAIN BLEU À 11H40 —

OFF
LA DERNIÈRE BANDE

Comment s'engouffrer dans Beckett sans en trahir les implacables préceptes ? Comment insuffler dans cette dernière bande de mémoire quelque chose de la vie ou de l'âme, de l'insaisissable, pour faire dérailler la mécanique du magnétophone ? Denis Lavant avait tout pour transformer cette veillée mortifère en clownerie malade. Or, il endosse une vieille caricature beckettienne, faisant chevroter les mots et évinçant le réel qui s'engouffre entre leurs tristes lignes répétitives. Un Beckett de la fin du monde, ou la fin d'un monde beckettien ? Lavant veille. *Pierre Lesquelen*

TEXTE SAMUEL BECKETT
MISE EN SCÈNE JACQUES OSINSKI
— THÉÂTRE DES HALLES À 21H30 —

OFF
MAJA

« Maja » n'est pas une histoire très compliquée. Un père se met en quête d'un loup qui aurait dévoré son fils. Mais là ne réside pas l'intérêt de la pièce. À partir de ce noyau narratif minimaliste, le Collectif X déroule une dramaturgie stupéfiante, fondée sur l'image, l'objet et la marionnette. Les scènes se découpent comme l'on tourne les pages d'un conte. Maud Lefebvre a pensé une dramaturgie à la manière d'une chambre noire au sein de laquelle les jeux de lumière agissent comme des révélateurs. Depuis l'obscurité domptée émergent des bouts de vie, parcimonieusement guidés par une voix de fabuliste. Échappant au piège d'une monotonie programmée, l'histoire prend peu à peu un tournant fantastique ; un pari risqué mais réussi, qui repose sur une remarquable maîtrise des outils techniques et ressorts narratifs. Arthur Fourcade, avec sa voix douce et grave ainsi qu'une belle présence physique, assure ce passage du texte raconté à l'image onirique. *Lola Salem*

TEXTE ET MISE EN SCÈNE MAUD LEFEBVRE
— LA MANUFACTURE À 16H45 —

EN BREF

OFF
LES SOLILOQUES
DU PAUVRE

Derrière le sarcastique sobriquet de Jehan Rictus se cache le poète Gabriel Randon, moderne Villon qui emprunte au « bon fol-astre » sa verve inventive et acide. La figure du « povre » est un masque, mais pas n'importe lequel : celui qui, dému de tout, tire sur le fil sémantique de la tapisserie du réel pour en retirer quelque loque substantielle. Tour à tour, le « povre » déroule en son gosier christique les noms de ceux qui l'accablent, qui le nient, ou dont il se prend à rêver. Il est l'ultime transfiguration anthropomorphe du poème lui-même, impeccablement servi par Pierre-Yves Le Louarn, sobre et juste. Michel Bruzat, comme toujours, met son esthétique au service du texte en faisant usage d'une très grande économie de moyens, fondée sur une orchestration *a minima* de jeux de lumières et une partition musicale au cordeau. Le souffle de l'accordéon (Sébastien Debard) enrobe les pérégrinations verbales d'un baume mélancolique, rythmant le bouffon et le grave avec finesse. *Lola Salem*

TEXTE JEHAN RICTUS
MISE EN SCÈNE MICHEL BRUZAT
— THÉÂTRE DES CARMES ANDRÉ BENEDETTO
À 13H10 —

OFF
HERE & NOW

D'abord le potentiel *cute* de cet ovni suisse venu du Vietnam amadou la salle dès son apparition. Trân Tran (cours de prononciation fourni pendant la performance), accompagnée de son ombre et de sa voix off, se demande bien pourquoi nous sommes venus la voir. Pour essayer d'en savoir plus sur nos intentions, elle organise un jeu simple mais interactif, prétexte à diverses expérimentations poétiques ou burlesques, une manière de sonder les habits du spectateur en annihilant le quatrième mur. Le systématisme ludique du procédé et le substrat *feel good* de tout ce qui advient sur scène construisent une performance légère, sans prétention, dont le finale mérite à lui seul le déplacement. *Marie Sorbier*

TEXTE ET MISE EN SCÈNE TRÂN TRAN
— THÉÂTRE DU TRAIN BLEU
À 15H30 ET À 21H30 —

OFF
ERSATZ

Précis de recomposition, inoubliable et irracontable. Naisance d'un feu au cœur d'une technologie des ténébres. Survivance du singe dans la jungle des villes. Comme de nombreux théâtres d'objets, « Ersatz » introduit une réversibilité pratique et poétique des matériaux, mais il engage plus intensément une réanimation politique de la matière elle-même dans son fourmillement de possibles. Dans cette transgression transhumaniste, Julien Mellano n'est pas que le marionnettiste androïdique de puzzles en 3D, mais le fantôme naïf et maléfique de réalités cartonées, virtualités utopiques qui défient la loi des cutters qui tombent et des cervelles en tricotin. *Pierre Lesquelen*

TEXTE ET CONCEPTION JULIEN MELLANO
— THÉÂTRE DU TRAIN BLEU À 11H30 —

La Région
Hauts-de-France
en Avignon

du 5 au 28 juillet 2019
Une programmation
XXL

Compagnie à vrai dire - Être là

La compagnie dans l'arbre
Costa le Rouge

Compagnie L'Échappée
Pierre de patience

L'Embellie Cie - Babil

Cie L'Esprit de la Forge
Le Petit boucher

Cie franchement, tu
Swann s'inclina poliment

Grand Boucan
À ceux qui nous ont offensés

Il faut toujours finir ce qu'on
a commencé
Guillaume, Jean-Luc, Laurent
et la journaliste

Compagnie Jours dansants
Des Lustres

Compagnie Kalaam
Née un 17 octobre

Compagnie Les Papavéracées
Pays de malheur !

Compagnie Teatro di Fabio - L'Équation

Cie Théâtre du prisme
Toutes les choses géniales

Théâtre la Licorne - La Green Box

Le tour du Cadran
La Théorie de l'enchantement

La Traversée - Disparu

Retrouvons-nous sur



Toute la programmation sur

www.hautsdefrance.fr



Région
Hauts-de-France

« NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUVRES »

IN **BLANCHE-NEIGE, HISTOIRE D'UN PRINCE**

TEXTE MARIE DILASSER / MISE EN SCÈNE MICHEL RASKINE
CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS, DU 6 AU 12 JUILLET À 11H00 ET 15H00

« Bien plus histoire de prince que de princesse, Blanche-Neige, histoire d'un Prince commence après le conte. Le mariage est consommé, la paresse s'installe dans le couple, le royaume dépérit et, à rebours des rivières qui s'assèchent, les nains deviennent 101. »

EXTENSION DU DOMAINE DU CONTE

— par Victor Inisan —

Que fait le contemporain au conte, sinon l'affecter dangereusement ? Il faut imaginer, dans « Blanche-Neige », le réchauffement climatique qui, rendant poreuses les histoires, fait intervenir d'autres imaginaires (« Les 101 Dalmatiens », « La Chèvre de M. Seguin »). Il faut imaginer la suite du récit : le prince (qui devient le personnage principal) est vieux, et la princesse ne cesse de grandir. Il faut enfin concevoir l'exploitation du trop-de-nains, qui, à force d'exploiter eux-mêmes la forêt, ont fini par dessécher les ressources naturelles : il ne reste plus que des « montagnes aplaties » qui

désolent le « chasseur-cueilleur » princier dans une veine simili-écologique. Ils sont tous prisonniers d'un temps morbide aux enjeux fatigués : chaque action a le goût de l'ultime avant la mort, et le cosmos s'est radicalement obombré. De même, les genres s'indifférencient (plus qu'ils ne s'échangent), chaque personnage habitant une zone identitairement incertaine : le prince est femme, Blanche-Neige est homme, et le Souillon aux longs cheveux jaunes semble écartelé entre les deux... C'est ainsi que Raskine œuvre à un hyperdcalage du conte, brouillant l'ensemble des frontières qui le cadrent tradition-

nellement, afin d'élaborer une production qui marche en accord critique avec notre temps. Il est dommage que le spectacle n'explore pas plus les idées qu'il sous-tend : l'univers reste mi-glaucque, l'intertexte est parcimonieux, la réflexion environnementale est légèrement didactique. Seul brille l'effacement des genres à travers l'extension spatio-temporelle du conte : comme s'il avait vivoté tout seul des dizaines d'années durant. Comme une infâme et mauvaise herbe, il se serait étendu à foison jusqu'à emplir le cosmos dans lequel il avait pourtant pris pied. Il empoisonnerait paradoxalement l'univers,

empêchant les peuples à sa racine de s'émanciper par-delà le prince. Il est à la fois démiurge et prisonnier de lui-même : ainsi, les personnages du conte n'arrivent plus à se démêler de leur omnipotence (Blanche-Neige qui grandit à outrance)... De sorte qu'ils n'ont plus qu'à s'enfermer à l'intérieur du monde qu'ils dominaient pourtant : voilà bien peu de bonheur pour des figures fantastiques. À condition qu'en soient désignées les intentions encore un peu vertes au plateau, ce « Blanche-Neige » promet donc une réelle réflexion autour du pourrissement poétique des fables.

OFF **LE DERNIER OGRE**

TEXTE ET MISE EN SCÈNE MARIEN TILLET
11 • GILGAMESH BELLEVILLE, DU 5 AU 26 JUILLET À 14H45
(Vu au Théâtre du Châtillon)

« Face A, un ogre raconte l'irruption de 7 garçons dans sa maison. Face B, un homme explique sa décision de partir de la ville avec sa famille pour tenter un changement radical de mode de vie. »

QUE RESTE-T-IL DE NOS ENFANCES ?

— par Audrey Santacroce —

Que nous sommes heureux d'avoir enfin pu découvrir la version finale du « Dernier Ogre », dont on avait vu et aimé une version de travail lors de l'édition 2018 du festival Mythos, à Rennes. La compagnie Le Cri de l'armoire est une de nos grandes découvertes de l'année passée, un « coup de cœur », comme on dit, bien que l'expression soit trop souvent galvaudée. Marien Tillet et Samuel Poncet ont confirmé leur statut de petits préférés de la rédactrice de ces lignes. Mais prenons les choses par le début. « Le Dernier Ogre » est une réécriture en partie slamée du « Petit Poucet ». En partie, car Marien Tillet entremêle deux lignes narratives à première vue distinctes : la ligne de l'Ogre, slamée, donc, et en alexandrins qui plus est, reprend le meurtre des sept filles par leur père et la découverte de son crime au matin ; l'autre ligne met en scène ce qu'on serait tenté d'appeler « un mec bien », un père de famille qui veut bien faire, si bien faire, trop bien faire. Jusqu'où peut-on aller pour rester fidèle à soi-même et à ses convictions ? Jusqu'où,

aussi, quand on pense faire ce qu'il faut ? Avec une virtuosité que l'on trouvait déjà dans « Paradoxal », une de leurs créations précédentes, Marien Tillet et Samuel Poncet parviennent à distiller l'angoisse au compte-gouttes, sans qu'on y prenne vraiment garde. C'est la bonne foi qui déraile, l'humanité qui se grippe, jusqu'à l'irréparable. Ainsi, ce n'est pas l'homme qui est meurtri, mais, là aussi, ses enfants. « Le Dernier Ogre » danse sur le fil tendu qui sépare les victimes des bourreaux, nous disant que les uns peuvent devenir les autres, et vice versa. Tendue comme ce drap en fond de scène, sur lequel Samuel Poncet dessine en direct le décor. Une maison, un champ d'orge, et soudain des corps qui pendent, l'horreur qui s'invite au sein du paradis. Marien Tillet, lui, à la grâce commune aux boxeurs et aux ballerines. À la sortie de la salle nous reviendra en tête cette phrase, chantée par Daniel Darc il y a bientôt quinze ans : « Pardonnez nos enfances, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont enfantés. » Une tragédie de l'enfance. Voilà.

REGARDS

OFF **BÉRÉNICE/PAYSAGES**

TEXTE JEAN RACINE / MISE EN SCÈNE FRÉDÉRIC FISBACH
THÉÂTRE DES HALLES, DU 5 AU 28 JUILLET À 21H30 (Vu au Théâtre de Belleville)

« Un acteur dans sa loge après une représentation, il est seul, se démaquille, se change, il attend... Il est dans ce temps bien particulier de l'entre deux, pas encore complètement sorti de la fiction mais déjà une autre réalité pointe le bout de son nez. »

PETITE MUSIQUE DE CHAMBRE

— par Audrey Santacroce —

En 1670, Racine créa « Bérénice », tragédie du renoncement amoureux sur fond de conflit politique. En 2018, c'est au tour de Frédéric Fisbach de créer sa version, adaptée de la pièce de Racine par ses soins et baptisée du nom ô combien poétique de « Bérénice/Paysages ». Ces paysages du titre, ce sont ceux devant lesquels Frédéric Fisbach et le comédien Mathieu Montanier invitent délicatement les spectateurs. Ils se pressent à oublier leur stress pendant cinquante minutes et à se poser en se laissant bercer par la voix de l'acteur. Dans une scénographie

imaginée par Charles Chauvet, Mathieu Montanier évolue seul sur la scène transformée en écrin, en cocon. Des fleurs ici, une serviette-éponge là, et une grande table noire, qui agira comme une scène sur la scène où évoluera l'interprète de la pièce pendant la quasi-intégralité de la représentation. Sur scène, l'homme est seul. Il ne se passera, oh, presque rien, comme il ne se passe presque rien dans les tragédies. Il se démaquille. Plus tard, il mangera un bonbon et enverra un texto en réponse à un message qui, on le devine sur son visage, ne lui a pas fait plaisir. Tandis qu'il se démaquille, une

voix, la sienne, commence à murmurer. Il faut tendre l'oreille pour entendre ce que l'homme sur scène dit. L'homme sur scène dit « Bérénice ». De « Bérénice » il dit Bérénice, mais aussi Titus et Antiochus, à voix basse, chuchotée comme pour lui-même. On devine que l'homme sur scène en sort, justement, de scène. « Bérénice/Paysages », c'est tout le chemin qu'il faut faire entre la sortie de scène et le retour à la vie quotidienne. Le temps pour soi où, fragile encore de ce que l'on vient de jouer, il faut enlever son costume et remettre son armure. « Bérénice/Paysages » est un spectacle

fait pour un funambule. Une émotion, légère, évanescence. Un cadeau offert au public pour les fêtes de fin d'année. Une petite musique qui se joue quelque part entre Racine et Sagan (Sagan n'avait-elle d'ailleurs pas baptisé un de ses romans « Dans un jour, dans un an » en hommage à « Bérénice » ?), délicate comme une fugue de Bach. Une consolation offerte à qui voudra bien tendre un peu l'oreille. On ne saurait que recommander de se précipiter au théâtre de Belleville.

OFF **LE GRAND FEU**

TEXTE ET MISE EN SCÈNE JEAN-MICHEL VAN DEN EYDEN
THÉÂTRE DES DOMS, DU 5 AU 27 JUILLET À 22H00

« Le rappeur belge Mochélan, le beatmaker Rémon Jr et le metteur en scène Jean-Michel Van den Eyden se sont lancés le défi de porter à la scène des textes de Jacques Brel en version rap, 40 ans après sa disparition. »

JACKY FOREVER

— par Marie Sorbier —

Voilà un sujet qui peut faire peur. Comment évoquer Brel sans le singer ? Quand tout dans ce personnage, membre éminent de la culture populaire en Belgique comme en France, semble confiner à l'excès de singularité, le spectacle hagiographique est un fil tendu entre l'imitation et le non-sens. Et pourtant, le trio Jean Michel Van den Eyden, Mochélan et Rémon Jr parvient à créer un univers dans lequel la poésie lyrique et engagée de Jacques Brel prend ses aises. Ce n'est pas un tour de chant, vous n'y entendrez pas les standards mais bien, à travers le choix audacieux des textes dits, un portrait personnel de l'artiste. La scène inaugurale laisse le temps au public de s'immerger dans cet enchevêtrement de mots, ce plaisir de zapper d'une chanson à l'autre, comme une flânerie auditive douce et bienvenue, le pad (tablette tactile que Rémon Jr bidouille à l'envi pour en faire sortir des sons et des rythmes) devient alors l'objet transitionnel du passé vers le futur d'où naissent tous les possibles et les réinventions. Viendra ensuite le temps du discours, de l'ins-

tallation de l'intrigue dramaturgique qui a l'humilité de soutenir l'ensemble sans prétendre à plus. L'émotion bruit de l'honnêteté avec laquelle le poète urbain Mochélan s'accroche à l'urgence et sublime avec passion tous ces rêves de révolution et ces appels d'amour. Le texte éponyme n'est pas une chanson mais concentre la quintessence du spectacle. Ce grand feu, c'est un manifeste de Jacques à dix-sept ans, l'envie d'une écriture commune, l'emportement, les mots qui ne semblent pas assez hauts, pas assez forts pour incarner la foi dans l'homme et la quête de beauté qui l'anime déjà. On pourra regretter des effets de mise en scène inutiles qui parfois alourdissent l'ensemble, des projections illustratives ou des lumières criardes, mais on ne peut rester insensible devant ce prolongement d'une œuvre importante et chère à nos cœurs. Loin de sacraliser ou pire d'enfermer le chanteur dans du formol, cette proposition prolonge son chemin, entretient le foyer et ajoute du bois au feu pour qu'il continue à éclairer de sa poésie simple et vive les générations nouvelles.

FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES. IL NOUS

FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES ŒUVRES

OFF
L'ATTRAPE DIEUX

S'amusant avec brio du métathéâtre (indice : le spectacle s'ouvre et se termine de la même manière), Laurent Robert et Thibault Pasquier inventent une fable maligne et bordélique autour d'on ne sait trop quoi, dans laquelle quelques réflexions sur les croyances et l'engagement « poétique » s'entremêlent au cœur d'une dialectique très stand-up, version existentielle. Usant d'un prétexte bizarrement dénué d'intérêt – une lumière qui ne veut pas s'éteindre –, les deux acteurs-metteurs en scène explorent avec hardiesse ce qu'elle recouvre possiblement d'équivoque, d'urgent voire de subversif. C'est à force de l'instrumentaliser qu'ils en découvrent l'effarante phénoménologie, remontant par-delà son sens spatio-temporel pour la transcender en espace purement ludique. Le tour de force est certes inégal ; n'est-ce pas fondamental pour qui veut s'aventurer dangereusement par-delà la manie des thèmes bien policés ? *Victor Inisan*

TEXTE ET INTERPRÉTATION
LAURENT ROBERT ET THIBAUT PASQUIER
— CHAPELLE DU VERBE INCARNÉ À 20H05 —

OFF
REBOTIER
DIT CONTRE LES BÊTES

C'est à un bestiaire aussi bien verbal qu'imagé que Jacques Rebotier nous convie, mettant au service de son imagination une combinaison de métaphores et autres jeux langagiers qui viennent rendre hommage aux animaux en voie de disparition ou déjà disparus. La poésie se fait ici le réceptacle de la domination sans limite de l'homme sur la nature, y ajoutant un humour bien noir, celui-là même qui nous entraîne à rire de la catastrophe. Jacques Rebotier marche en équilibriste sur la corde du bon goût, frôlant parfois l'hystérie langagière ou le jeu de mots un peu trop attendu. Néanmoins, la vision d'une peluche tortue d'où l'on sort un sac plastique – pauvres entrailles –, summum du pathos dérisoire, ne pourra que nous faire rire – et pleurer. En somme, « Contre les bêtes » s'affirme comme un plaidoyer bon vivant : Rebotier, tel l'orchestre du *Titanic* qui continue à jouer après que le navire a rencontré l'iceberg et accompagne sa fin, fait de la catastrophe écologique une antiphrase vivable, un divertissement pour ne pas sombrer. Alors, les bêtes apparaissent plus proches et plus fortes que l'homme, nous enjoignant à les rejoindre peut-être tant qu'il est encore temps. *Noémie Regnaud*

TEXTE ET MISE EN SCÈNE
JACQUES REBOTIER
— PRÉSENCE PASTEUR À 19H20 —

OFF
DISPARU

Cédric Orain s'empare d'un thème très en vogue, les disparitions volontaires, en figurant l'évaporation inexpliquée d'un fils. Délicatement soutenue par une création lumière qui démultiplie peu à peu les ombres du personnage, la dramaturgie passe du témoignage mollasson (qui n'est pas sans rappeler « Le Fils », de Marine Bachelot) – dans lequel une voix off se fait l'avatar laconique du spectateur – aux fantômes beaucoup plus inspirants de la mère, enchevêtrant réminiscences sentimentales et débordements imaginaires. Il faut s'imaginer que le protagoniste déserte un temps la chaise supportant le poids de la disparition pour s'élaner plus profondément dans le champ du « peut-être » : ce qui s'est peut-être passé, ce que le fils est peut-être devenu et ce que la mère traverse de douleurs intérieures émeuvent plus que le récit thématique, presque déjà routinier, de l'invisibilisation de soi, de même qu'ils agrègent avec une poésie certaine l'inexpliqué à l'expliquable. *Victor Inisan*

TEXTE ET MISE EN SCÈNE CÉDRIC ORAIN
— THÉÂTRE DU TRAIN BLEU À 13H45 —

EN BREF

OFF
JEAN-YVES,
PATRICK ET CORINNE

N'en déplaise à son titre badin, « Jean-Yves, Patrick et Corinne » est une œuvre résolument complexe et abstraite du Collectif ES (Sidonie Duret, Jeremy Martinez, Émilie Szikora). Mêlant chorégraphies explosives d'aérobic et explorations très contemporaines du rapport à autrui, les danseurs conjuguent habilement leur créativité physique avec leur talent burlesque (ainsi de l'excellent Jeremy Martinez, dont l'insistant sourire reste en tête), qu'ils pavent en même temps d'un *a priori* très dynamisant, puisque les cinq interprètes ne danseront qu'en trio. Questionnés par l'interchangeabilité des corps (parfois réussie et parfois non), ils évoluent ainsi par remplacements successifs – accentuant l'aspect sportif et collectif de la proposition. Dommage que le spectacle s'émaille de résurgences performatives très datées (s'agissant aussi bien de textes relativement abstrus qui cherchent à expliquer la dramaturgie ou de défis pseudo-provocants : combien de temps peut-on rester sans rien faire au plateau ?) qui nuisent à la force de « Jean-Yves, Patrick et Corinne » : elle réside sans aucun doute dans son génie ludique. *Victor Inisan*

TEXTE ET CHORÉGRAPHIE COLLECTIF ES
— LES HIVERNALES - CDCN D'AVIGNON
À 19H15 —

OFF
LE FANTÔME D'AZIYADÉ

De « Bruges la morte » à « Aziyadé », les récits fin de siècle sont décidément peuplés de muses fugitives que l'on ressaisit par l'insuffisance du langage et la puissance du symbole. C'est dans ce crépuscule orientaliste que s'engouffre la parole de Xavier Gallais, ouvreuse d'images maintes fois complice des spectacles d'Arthur Nauzyciel, projetée ici depuis un studio d'enregistrement solitaire, dans un micro qui n'émousse jamais les tressaillements intimes mais amplifie au contraire les ramifications secrètes de cette ténébreuse enquête au pays. D'une main « en signe » qui déporte la parole dans ce qui lui échappe, Gallais donne grain et chair à la perte, et « comme change un décor de féerie au coup de sifflet des machinistes » son spectacle est une lanterne noire, hypnotisante et bouleversante, éclairant la plus théâtrale des disparitions. *Pierre Lesquelen*

TEXTE ET MISE EN SCÈNE
FLORIENT AZOULAY ET XAVIER GALLAIS
— AVIGNON-REINE BLANCHE À 11H00 —

OFF
10:10

« 10:10 » invente une roborative récréation de 48 minutes que trois danseurs et un batteur, encadrés par quatre bancs de sable, se partagent dans l'urgence de s'amuser. Un temps libre se découvre ! – Il faut gaillardement l'occuper : ça se chahute amicalement entre les compétiteurs enfantins qui toujours débordent de fantômes ludiques. Entre miniscènes et minichorés, chaque rapport s'inverse et se recadre au rythme de la batterie, à laquelle s'agrègent des morceaux de conversation et des sons cuivrés... De sorte que le réalisme des scènes se confond progressivement avec l'imaginaire qui s'en dégage : la situation est souvent le prétexte à une danse plus lumineuse. N'est-elle pas un jeu comme un autre ? Caroline Cornélis navigue avec brio dans les différents ouvriers poétiques de cette cour de récré – là où les enfants sont libres de contester gaiement l'ordre établi. Dommage que la traversée soit si thématique qu'elle n'explore pas plus en détail le tréfonds existentiel de chaque motif : un peu plus d'exploration chorégraphique aurait probablement sublimé le déjà réussi « 10:10 », dans lequel les adultes jouent à la fois aux enfants et pour les enfants. *Victor Inisan*

TEXTE ET CHORÉGRAPHIE
CAROLINE CORNÉLIS
— LES HIVERNALES - CDCN D'AVIGNON
À 10H10 —

Saison 19–20

ABONNEZ-VOUS

21–28 SEPT. 2019
Othello
William Shakespeare / Aurore Fattier

2–10 OCT. 2019
Les Sorcières de Salem
Arthur Miller / Emmanuel Demarcy-Mota

16–19 OCT. 2019
Ma petite Antarctique
Tatiana Frolova / KnAM

17–18 OCT. 2019
Girls Boys Love Cash
Citizen.KANE.Kollektiv / Junges Ensemble Stuttgart

20–22 OCT. 2019
Peer Gynt from Kosovo
Jeton Neziraj / Agon Myftari

22–23 OCT. 2019
Oreste à Mossoul
Eschyle / Milo Rau

25–26 OCT. 2019
Mandelstam
Don Nigro / Roman Viktyuk

30 OCT. – 3 NOV. 2019
Mary Said What She Said
Darryl Pinckney / Robert Wilson / Isabelle Huppert

5–10 NOV. 2019
Un ennemi du peuple
Henrik Ibsen / Jean-François Sivadier

15 NOV. – 1^{er} DÉC. 2019
La Vie de Galilée
Bertolt Brecht / Claudia Stavisky

26 NOV. – 4 DÉC. 2019
Vivre sa vie
Jean-Luc Godard / Charles Berling

4–14 DÉC. 2019
Une des dernières soirées de Carnaval
Carlo Goldoni / Clément Hervieu-Léger

11–20 DÉC. 2019
Vie de Joseph Roulin
Pierre Michon / Thierry Jolivet

17–31 DÉC. 2019
Home
Geoff Sobelle / Lee Sunday Evans

18–29 DÉC. 2019
Zai Zai Zai Zai
Fabcaro / Paul Moulin

7–11 JANV. 2020
Lewis versus Alice
Lewis Carroll / Macha Makeïeff

14–25 JANV. 2020
Olivier Masson doit-il mourir ?
François Hien / Mise en scène collective

16–25 JANV. 2020
Retour à Reims
Didier Éribon / Thomas Ostermeier

28 JANV. – 1^{er} FÉV. 2020
Summerless
Amir Reza Koohestani

5–9 FÉV. 2020
La Mouche
George Langelaan / Valérie Lesort, Christian Hecq

5–9 FÉV. 2020
Un conte de Noël
Arnaud Desplechin / Julie Deliquet / Collectif In Vitro

11–21 FÉV. 2020
Josie Harcoeur
Cédric Roulliat / Compagnie de Onze à Trois heures

12–19 FÉV. 2020
Architecture
Pascal Rambert

10–20 MARS 2020
Merci la nuit
Raphaël Defour

11–21 MARS 2020
Bug
Tracy Letts / Emmanuel Daumas

24 MARS – 4 AVR. 2020
Convulsions
Hakim Bah / Frédéric Fisbach

25–29 MARS 2020
Pelléas et Mélisande
Maurice Maeterlinck / Julie Duclos

5–17 MAI 2020
La Ligne solaire
Ivan Viripaev / Cécile Auxire-Marmouget

12–16 MAI 2020
Le Royaume des animaux
Roland Schimmelpfennig / Élise Vigier, Marcial Di Fonzo Bo

25–29 MAI 2020 COMÉDIE-BALLET
Le Bourgeois gentilhomme
Molière / Jean-Baptiste Lully / Jérôme Deschamps

CORBIA - Illustration : Hélène Billaud - Lancers 1/095274 / 095275 / 095276



THEATREDESCELESTINS.COM

DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE EST

LA MARIONNETTE, LABORATOIRE DU THÉÂTRE

AUTEUR HÉLÈNE BEAUCHAMP / ÉDITIONS DEUXIÈME ÉPOQUE

— par Pierre Lesquelen —

Les expérimentations corporelles de la scène moderniste représentent décidément un territoire d'investigation privilégié par la critique universitaire depuis quelques années. Citons « La Pantomime noire » de Gilles Bonnet, les corps « obscènes » d'Arnaud Rykner, ceux « de chair » et « de pierre » abordés récemment par Monique Borie chez Deuxième Époque qui, dans sa belle ligne éditoriale dédiée aux arts vivants, consacre cette fois un bel écran de 450 pages (nourries d'illustrations) à la thèse de littérature comparée menée par Hélène Beauchamp sur la marionnette. Si cette dernière réexploite le réseau d'influences esthétiques entre la France et la Belgique, elle offre une ouverture féconde et plus rare sur le cas espagnol. Ne s'intéressant pas aux écritures spécifiquement guignolesques mais à la « compositante marionnettique » qui irrigue la scène à l'orée du XX^e siècle, la critique propose un feuilletage de ses usages dramaturgiques, partant du postulat fécond selon lequel « la marionnette a alimenté nombre d'utopies théâtrales différentes ». Sans désavouer l'artificialité de cette distinction binaire, Hélène Beauchamp oppose d'abord la « valeur métaphysique » de la marionnette (apanage élitiste du théâtre d'art symboliste) à sa « valeur populaire » (abordée entre autres avec les textes de Jarry, Ghelderode, ou avec cet inconditionnel des castelets qu'était García Lorca), esquissant quelques lignes de partages implicites entre ces univers esthétiques (par la mention fructueuse de la résurgence des mystères.) Les chapitres

suivants, moins thématiques, sont nourris autant par les discours critiques et esthétiques que par la partition textuelle elle-même (car Hélène Beauchamp souhaite faire la part belle à la matière littéraire pour repenser l'horizon scénique, même si l'on est un peu déçu que cette intention ne soit pas régulièrement tenue.) Ces perspectives, érudites et fouillées, font alors émerger la raison d'être avant tout politique de la marionnette, grande « arme polémique », quels que soient les rêves de théâtre derrière lesquels elle se cache. Délaisant l'écueil poisseux de la symbolique dramaturgique (qui ferait par exemple de la marionnette une simple métaphore de la nature humaine), Hélène Beauchamp ne se prive pourtant pas de certaines interprétations fructueuses, notamment sur le trouble des domaines matériels et spirituels qu'induit l'androïde maeterlinckien. Cette thèse ambitieuse, qui n'évite pas certaines redondances et lieux communs pardonnables (notamment sur le mouvement symboliste), aurait dû être un peu resserrée pour satisfaire le large public auquel elle souhaite s'adresser (les chercheurs autant que les « curieux », comme le stipule sa préface.) « Puissent les pièces de théâtre mises en lumière dans ce livre continuer à nourrir l'écriture, sur papier ou au plateau, d'un théâtre marionnettique subversif et exigeant » finit-on par lire : espérons religieusement que les dramaturgies contemporaines, comme celles de Bond ou Barker, où la marionnette ne cesse de déstabiliser les seuils de perception, inspireront autant Hélène Beauchamp pour un prochain ouvrage.

SPECTACLE VIVANT ET NEUROSCIENCES

AUTEURS PIERRE PHILIPPE-MEDEN ET VANILLE ROCHE-FOGLI
ÉDITIONS DEUXIÈME ÉPOQUE

— par Victor Inisan —

Ouvrage succédant au colloque « Neuroscènes » tenu à la MSH Paris Nord en 2015, « Spectacle vivant et neurosciences », dirigé par Pierre Philippe-Meden et Vanille Roche-Fogli, cherche à recenser la variété et l'opulence des intrusions entre deux domaines moins lointains qu'ils ne semblent. N'est-ce pas la démarche de l'homme incertain au creux de l'inexploré ? — Compter, classer, distinguer : ainsi des différents articles des chercheurs séparant les applications transdisciplinaires pour solidement ériger les fondations d'un véritable champ d'études. Car il faut retenir de l'ouvrage un appel vers le décloisonnement des matières à la porosité encore relative : exercices spectaculaires en milieu

scientifique (e.g. médecins, patients) ou études neuroscientifiques sur le travail de l'acteur — avec un article dédié à l'improvisation de Cécile Vallet — ou sur des disciplines précises (e.g. le cirque par Philippe Goudard)... Tous sont tantôt encourageants, tantôt défricheurs : on décèle que la transdisciplinarité — notion qui polarise l'ensemble de l'ouvrage — ne va pas de soi dans le monde de la recherche autant que dans le domaine pratique. En traçant presque compulsivement des intersections nécessaires entre les univers scientifiques et artistiques, la rigoureuse démarche de « Spectacle vivant... » s'affaire précisément à démontrer le contraire : son existence n'en est-il pas à lui seul une honorable preuve ?

CORPS DE PIERRE, CORPS DE CHAIR : SCULPTURE ET THÉÂTRE

AUTEUR MONIQUE BORIE
ÉDITIONS DEUXIÈME ÉPOQUE

— par Pierre Lesquelen —

Si la sculpture convoite depuis l'Antiquité l'énergie charnelle, la scène regarde quant à elle du côté de la pierre : cette clé de voûte du paragon sert de fil conducteur à l'essai, court et copieux, que Monique Borie publie aux éditions Deuxième Époque. L'approche interdisciplinaire dont profite chaque angle d'attaque problématique (vivant et objet, sculpture et danse, théâtre et mort...) offre une vision globale et synthétique sur les relations que n'ont cessé d'entretenir les arts plastiques et dramatiques, sans jamais casser la singularité contextuelle et philosophique des points de vue. Monique Borie collecte autant la parole des penseurs de l'art (Hegel, Winckelmann, Didi-Huberman...) que celle des plasticiens (Rodin, Bourdelle, Schulz...) et des metteurs en scène (Craig, Kantor, Meyerhold...). Dans la « question de la matière », qui occupe le chapitre le plus passionnant de l'ouvrage, réside toute la tension conceptuelle d'un tel reportage, car c'est bien la matière en soi (force aléatoire, ambiguë et mystérieuse) qui induit autant de postures artistiques, philosophiques et métaphysiques, suivant qu'on souhaite, dans son incarnation corporelle, lui donner un nom et un langage. Au-delà de ces enjeux philosophiques et métaphysiques, le travail de Monique Borie répare certains oublis de la critique théâtrale contemporaine vis-à-vis de l'héritage moderniste, fustigeant d'entrée de jeu le constat d'une « crise des formes » et d'une « absence de lois » dans le théâtre actuel, et démontrant par là même que cette survivance dynamique des corps immobiles et hiératiques est cruciale pour appréhender une mystique de l'art toute contemporaine. Dommage que ses références ne soient pas du coup plus récentes, et que les corps de cire, de pierre et de chiffon que l'on rencontre encore chez des dramaturges contemporains (comme Bond, Handke ou Keene) ou dans un théâtre purement visuel ne viennent pas eux aussi contribuer à l'érudition de ce panoptique lapidaire.

T2G

SAISON 19-20

SUR LES BORDS #1 WEEK-END DE PERFORMANCES

ANTONIA BAEHR & LATIFA LAÂBISSI / METTE EDVARDSEN &

MATTEO FARGION / MARCUS LINDEEN / ARIANE LOZE / MATHILDE MAILLARD

DOMINIQUE PETITGAND / JULIEN PRÉVIEUX / VINCENT THOMASSET

*DUUU RADIO 4 - 6 octobre - **RECONSTITUTION : LE PROCÈS**

DE BOBIGNY MAYA BOQUET / ÉMILIE ROUSSET 10 - 14 octobre

PLACE TAMARA AL SAADI 17 - 19 octobre - **CARROUSEL VINCENT**

THOMASSET 16 - 25 novembre - **LES HEURES CREUSES** DOMINIQUE

PETITGAND 16 - 25 novembre - **ITEM THÉÂTRE DU RADEAU** 5 - 16 décembre

LE RESTE VOUS LE CONNAISSEZ PAR LE CINÉMA

MARTIN CRIMP / DANIEL JEANNETEAU 9 janvier - 1^{er} février - **SUR LES**

BORDS #2 28 février - 1^{er} mars - **LE BAIN** GAËLLE BOURGES

10 - 13 mars - **FÚRIA** LIA RODRIGUES 14 - 15 mars - **LIBERTÉ À**

BRÈME RAINER WERNER FASSBINDER / CÉDRIC GOURMELON 20 - 30 mars

LA FACULTÉ DES RÊVES SARA STRIDSBERG / CHRISTOPHE

RAUCK 23 avril - 6 mai - **LOVE IS IN THE HAIR** COMPAGNIE FOR

HAPPY PEOPLE & CO 14 - 16 mai - **RÉMI** HECTOR MALOT / JONATHAN

CAPDEVIELLE 2 - 5 juin - **ROMANCES INCIERTOS, UN AUTRE**

ORLANDO NINO LAISNÉ / FRANÇOIS CHAIGNAUD 12 juin - **SUR LES**

BORDS #3 26 - 28 juin

ATELIERS LIBRES / REVUE INCISE / ADOLESCENCE ET TERRITOIRE(S)

COMITÉ DES LECTEURS / *DUUU RADIO / RESTAURANT / TERRASSES

ET PERMACULTURE

T2G — THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS | CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL | DIRECTION DANIEL JEANNETEAU
41, avenue des Grésillons, 92230 Gennevilliers / M station Gabriel Péri / 0141 32 26 26 / www.theatre2gennevilliers.com



FORCER LA NUIT

À PROPOS DES « FICCTIONS » DE NINA SANTES / ATELIER DE PARIS - CDCN (juin 2019)
— par Victor Inisan —

En cherchant à repeupler les espaces du noir de performances ensauvées, la chorégraphe Nina Santes, à l'initiative de la soirée « Fictions » à l'Atelier de Paris, déploie malgré elle un imaginaire humaniste décrié. Réflexion autour d'un égarement politique.

Il y a d'abord le malaise culturel du banquet : on se repait un peu trop grassement du repas concocté par Les Mères en Place, une association d'éduc pop, de même qu'on applaudit un peu trop quand elles dansent devant nous... Auquel il faut agréger un malaise plus existentiel face à l'esbroufe époumonée des chauffeuses de salle. Pour résumer : le Gnama Koudji (boisson locale au gingembre) se boit un peu trop facilement parmi les paillettes bobo-blanches. Ce ne sont malheureusement pas les extraits robotisés d'« A Leaf » par Nina Santes et Célia Gondol qui sauvent le repas – pas plus que la performance « Consul & Meshie » (Antonia Baehr et Latifa Laâbissi), qui tentait un peu plus tôt d'ouvrir la soirée autour des rapports nature-culture.

Mais voilà venir la seconde maladresse : la « percée » au Parc floral de Vincennes, se partageant entre conférence performée, danses effrénées et chants cosmiques. Peu importe la qualité des propositions : le lieu est suffisamment malmené pour qu'on s'y intéresse d'une façon un tantinet plus réflexive. En effet, presque toutes les propositions reproduisent la même parole égotique : « Je pose ma scène où je veux » ; comme quoi on peut être *site specific* (pour un lieu) sans être *in situ* (dans un lieu). La même voix dirait : « Je chante ; je danse ; j'illumine. » Ainsi va le mantra de l'anthropocène : de la lumière aux Lumières, la limite est trouble. Nina Santes la franchit sans vergogne : percer la nuit, n'est-ce pas la forcer ? Voilà son ballon poétique bien dégonflé... *Quid* du craquement des arbres et du cri des paons pour le spectateur à l'oreille attentive ? – Ils sont assourdis par

la transe techno d'une urbanité en quête déliquescence de reconnexion. Car l'homme des lumières, au fond, veut se relier aux éléments afin d'expié ses maux personnels ou pour trouver du sens à sa vie (et que sais-je encore). Un peu plus tôt dans l'année, « Affordable Solution for Better Living », de Théo Mercier, m'avait rappelé qu'espace intime et espace naturel répondent souvent à la même dictature du bien-être : il faut être heureux, il faut être purifié, il faut être libre à tout prix. L'homme qui rêve d'arbres enneigés rêve en même temps d'une table de chevet Ikea : il rêve d'appropriation. N'est-ce pas un farineux chemin de l'ego que de rencontrer son moi lumineux au cœur de la forêt obscure ?

Mais revenons à la balade : elle se partage entre chants invocatoires et rencontres étranges, mystérieuses, inquiétantes – et encore beaucoup de mots préparés –, illuminant tout à la fois leur brillante et gênante humanité. Ils laisseront plus de bibles dans l'herbe que de souvenirs dans la tête... Je me rappelle Isabelle Pousseur, à

l'automne dernier, qui sacrifiait son spectacle « Last Exit to Brooklyn » à cause d'une naïveté sociologique ; ou comment se déporter à droite par mégarde. Sans pousser la comparaison, Nina Santes traverse également une contradiction malheureuse : elle ne met en lumière que la domination humaine sur la nature qu'elle prétendait nuitamment réveiller. S'affilie-t-elle vraiment à l'obscurité des sorcières écoféministes ? – Elle glorifie pourtant l'Homme, elle en fait la lanterne salvatrice contre la nuit. « Je sais maintenant pourquoi / Ils louent parfois les ténèbres / Ceux qui ne rêvent que de lumière », écrit Adonis. Est-ce par hasard que chaque spectateur est équipé d'une loupiote ? Gare aux diodes ! – Elles ont pris la place des lucioles... Qui éclaire l'obscurité ne peut la comprendre.

La nuit « Fictions » opère finalement une forme de *greenwashing* involontaire : tout comme le capitaliste, l'artiste anthropocentré oublie ce qui crie de vie et qui est là devant lui... C'est-à-dire l'environnement. Percer la nuit, n'est-ce pas percer son cœur ? Il manque le pas de côté, qui n'est autre que l'humilité – le rapport à la terre. Il manque l'autre scène, celle qui se décentre et se décale. Bref : il manque un élargissement du vivant dans lequel l'homme s'évanouit plus qu'il ne s'impose. Ce sont pourtant les corps contemporains : des corps « étoilés-étiolés », pour reprendre Aurore Després, éclatés dans l'espace et bientôt disparus. Seul le souvenir fugace de quelques escrimeurs fantomatiques vivifie la mémoire : ils n'auront pas laissé de traces humaines. Ils n'auront pas fait fuir ce qui existe à côté, car ils performant

avec l'environnement. Sont-ils à même, pour autant, de s'absorber dans l'écosystème ? L'artiste accepte-t-il d'être rapté par la nuit ? Peut-il s'ombrager ou s'éclater dans l'espace : Les Allemands distinguent à juste titre *der Körper* et *der Leib* : le premier, le corps matériel, et le second, le corps ressenti, qui s'étend au-delà des frontières physiques. La poésie commence peut-être lorsqu'un corps s'abandonne.

Mille et un chemins semblent pourtant exhumer la voie de *der Leib* en France : nombre d'événements hors les murs et *in situ*, certains penseurs et artistes écologistes (le duo Aït-Touati-Latour, Emanuele Coccia, Marielle Macé, Pierre Huyghe, Kom.post, etc.). Beaucoup d'entre eux passent d'ailleurs par les Amandiers, une des rares scènes qui programme de l'écologie politique. Il faut être clair cependant, puisque l'écologie devient une marotte à subventions : je ne parle pas des élans démagogiques et d'autres actions pseudo-culturelles ; on ne change pas les ingrédients d'une soupe si la casserole est percée. Penser l'extension et l'abandon du corps, c'est avant tout bouleverser des rapports préétablis. C'est inventer un paradigme – car l'homme domine un thème autant qu'un paradigme le domine. Redoublons donc d'attention face aux œuvres qui sont insufflées, animées, envahies, débordées par ce qui les environne : elles marchent avec notre temps. À ceux qui (s')inspirent (de) la nuit, plutôt qu'à ceux qui la forcent, de tracer les écologies poétiques de demain.

Écologies poétiques

“

TRIBUNE

PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉREUSE:

Châteauvallon Le Liberté

scène nationale
Toulon Provence Méditerranée

Châteauvallon-Liberté
coproduit et soutient
au Festival d'Avignon

Sous d'autres cieux
Maëlle Poésy
Du 6 au 14 juillet au
Cloître des carmes

**Nous, l'Europe,
Banquet des peuple**
Roland Auzet
Du 6 au 14 juillet dans la cour
du Lycée Saint-Joseph

Amitié
Irène Bonnaud
Du 5 au 23 juillet
En itinérance

Les productions à
découvrir à Avignon

Vivre sa vie
d'après Jean-Luc Godard
Mise en scène Charles Berling
Du 5 au 28 juillet
Théâtre des Halles à 19h

**Plaidoyer
pour une
civilisation nouvelle**
d'après Simone Weil
Conception
Jean-Baptiste Sastre
et Hiam Abbass
Du 5 au 28 juillet
Théâtre des Halles à 11h

La scène nationale
Châteauvallon-Liberté
chateauvallon.com
04 94 22 02 02
theatre-liberte.fr
04 98 00 56 76

... Et dans le Festival OFF

**Ils n'avaient pas prévu
qu'on allait gagner**
Jean-Louis Martinelli
Théâtre des Halles

L'Œil égaré
Sébastien Depommier
& Muriel Vernet
Maison de la poésie d'Avignon

**Eh bien dansez
maintenant**
Alexandra Cismondi
& Emilie Vandenameele
Le Train Bleu

**Une goutte d'eau
dans un nuage**
Eloïse Mercier
Théâtre Transversal

Rejoignez-nous!



Un vent nouveau souffle
sur la scène nationale de Marseille !

Le
Merlan
scène
nationale

fusionnent pour devenir

La Gare
Franche
Maison
d'artistes



Rendez-vous
en septembre
2019
..
lezeff.org



Conception: tribune.fr / Illustration: Tom Henri

LES MOL(I/O)RES DU GROS TITRE

— par Pierre Lesquelen —

Les déboires de la communication théâtrale en termes d'affiches ont déjà fait grandement leurs preuves, donnant lieu à quelques articles bien inspirés. Les Mol(i/o)res souhaitent mettre en lumière d'autres malaises, concernant cette fois les titres, que le grand théoricien de la littérature Éric-Emmanuel Schmitt qualifie de « visages de l'œuvre ». Envoyez-nous votre palmarès à moliore2019@gmail.com.

Le calembour qu'on ne croyait pas (ou plus) permis

« Game of Points - 12 points capitaux » au Forum
« Fais pas ci, fais pas chat » au Notre-Dame
« Maux d'amour » à la Luna
« Imam pas beaucoup » au Tremplin
« Et pendant ce temps Simone Veille ! » au Capitole
« Avignon point connes » au B.A.O.
« Yes We Kant » au Karabouf Barthelasse

Le titre qui fait peur

« Penetrator » au Notre-Dame
« Après le nid, certains oiseaux s'écraseront au sol... d'autres viendront les manger » au Vieux Balancier
« Les Dents du peigne » à la Luna
« Une simple baignade » à l'Espace Roseau
« Jeune fille cherche baby-sitting premier chagrin » à l'Isle 80
« Les Imitateurs » à l'Autre Carnot

Le titre non binaire trouvé autour d'une bonne bibine

« Nos pénis divergent » au Notre-Dame
« Hier encore j'étais un homme » à l'Observance
« Il n'y a pas que les écureuils qui aiment les glands » au Laurette
« Papa(s) tu feras maman ! » au Laurette

Malaise dans la civilisation

« Mon livre de la Jungle (My Calais Story) » aux Gémeaux
« J'ai rencontré Dieu sur Facebook » au 11•Gilgamesh
« Swing Heil ! Quand la musique réveille notre conscience » à la Présence Pasteur

Pour en finir avec « Faites l'amour avec un Belge ! » (toujours au Forum)

« Jamais le premier soir » au Laurette
« Jamais le deuxième soir » au BO
« Libérée divorcée » au BO
« Cupidon au balcon cornes au plafond »
« J'veux du sexe bordel » au Paradis République
« Ciel ! Mon zizi ! » au Laurette
« Génial ma femme divorce » à l'Autre Carnot

Le titre pour enfants qui inquiète un peu les parents

« La Belle Lisse poire du prince de Motordu » à la Condition des soies
« Cent culottes et sans papiers » à la Maison du théâtre pour enfants
« La Petite Souris qui voulait acheter de l'amour » à la Maison de la parole
« Face de lune » à la Luna

Ironies ?

« Les Cata Divas » à la Factory
« L'Art des naufrages » au Chêne Noir
« Les Aventuriers de l'humour perdu » au Notre-Dame

La métaphysique de l'adverbe

« Pas seulement » à la Parenthèse
« Trop tout » à la Croisée des chemins
« Deux rien » aux Lucioles

Hommages à Katherine Pancol

« Les Tortues ne descendent pas des arbres » à la Carreterie
« La Philosophie enseignée à ma chouette » à l'Espace Alya
« Trois hommes dans un bateau sans oublier le chien » à la Luna
« La Modification des organes génitaux chez les poissons du lac de Thoune » au Parvis
« J'ai bêtement perdu Mariette à cause d'un sanglier qui aimait Chopin » au Pixel

La tournée des grands mystiques

« Les Moines de Tibhirine, et que parlent les pierres » aux 3 Raisins
« Cadré-décadré : chorégraphie portée par la poésie de Baudelaire » à la Carreterie
« Diogène ou le Sanglot hilare de la mouette » au Vieux Balancier
« Je vole... et le reste je le dirai aux ombres » aux Gémeaux
« Sous-venances » à l'Oulle

Dans le genre « tout un programme »

« Raclette » au Vieux Balancier
« J'ai commandé une andouillette » au Tremplin
« Les Monologues (intérieurs) de Feydeau (mais à deux) » à l'Espace Alya
« Mudith Monroevits, la réincarnation ashkénaze de Marilyn Monroe » à la Luna
« Quand je serai grand, je serai Nana Mouskouri » au Petit Chien
« Scandale et tarte aux pommes » au Capitole
« De La Fontaine à Booba » au Grand Petit Théâtre
« Platon VS Platoche » aux Corps Saints

Le grand prix d'Olivier Py

« Sa bouche ne connaît pas de dimanche » au jardin de la Vierge (Festival IN)

RAQUEL ANDRÉ
ANESTIS AZAS
MYLÈNE BENOIT
IRENE BONNAUD
MÓNICA CALLE
ROBERTO CASTELLO
JONATHAN CAPDEVIELLE
ARGYRO CHIOTI
EDUARDO DE FILIPPO
EMMANUEL EGGERMONT
EFTHIMIS FILIPPOU
NATHALIE GARRAUD
JULIEN GUILL
MARIE LAMACHÈRE
HECTOR MALOT
BARBARA MÉTAIS-CHASTANIER
DIEUDONNÉ
NIANGOUNA
PIER PAOLO PASOLINI
TIAGO RODRIGUES
OLIVIER SACCOMANO
WILLIAM SHAKESPEARE
PRODROMOS TSINIKORIS
ZOUKAK THEATRE COMPANY

THÉÂTRE
DES 13
VENTS

CENTRE DRAMATIQUE
NATIONAL MONTPELLIER
SAISON 2019-20

Domaine de Grammont
Montpellier
réservation : 04 67 99 25 00
www.13vents.fr

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE
DES ARTS DE LA MARIONNETTE
CHARLEVILLE-MÉZIÈRES - WWW.MARIONNETTE.COM

PRÉPAREZ-VOLIS !

PROCHAIN CONCOURS D'ADMISSION
14 > 25 AVRIL 2020
DATE LIMITE D'INSCRIPTION : 14 FÉVRIER 2020

GET READY!
EVTRANCE BY EXAMINATION : 14 > 25 AVRIL 2020
DEADLINE FOR APPLICATIONS : 14 FEBRUARY 2020

M

Photo ESNAM 11 - Christophe Loiseau

TITRES DU OFF

IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR, ET NOUS

DATAZONE

EXPOSITION PHILIPPE CHANCEL / ÉGLISE DES FRÈRES PRÊCHEURS, DU 1^{ER} JUILLET AU 25 AOÛT

« Philippe Chancel a mené durant quinze ans une exploration de sites sensibles sur notre planète, pour ausculter le monde et observer les symptômes les plus alarmants de son déclin. »

ZONES GRISES

— par Johanna Pernot —

Pendant quinze ans, l'ancien photojournaliste Philippe Chancel a sillonné la planète pour en enregistrer les zones sensibles, géolocalisées sur le sol et les murs de l'église des Frères-Prêcheurs. Résultat ? Un parcours documentaire aux airs de constellation éclatée, qui révèle les désastres économiques, écologiques et humains d'un monde désemparé. Les paysages se fragmentent, les glaciers fondent, le désert rouge, Casandre hurle, les zones de non-droit s'étendent.

Rien de très neuf, donc, dans ces clichés : le monde va mal, et on le sait. Pour Chancel, l'« indicible » doit être « capturé par les lumières ». Mineurs d'Afrique du Sud, zones détruites de Port-au-Prince, Kaboul et Fukushima... Des ombres s'agitent sur les ruines du monde, les photos donnent le vertige – conséquences d'événements parfois ultra-médiatisés. Comment croire dès lors à ces clichés ? Comment représenter la vérité d'un monde lui-même, toujours, en train de se représenter ? C'est bien là qu'est le problème, comme le souligne Chancel, qui cite l'anthropologue Marc Augé. Aujourd'hui, « il n'y a pas d'autre événement que médiatisé ». La représentation n'exige plus de mise à distance, comme au

théâtre par exemple. Le contrôle des images, le développement des technologies de la communication ont aboli toute distance. Dès lors, comment dire si montrer ne suffit plus ? D'abord, on saluera la somme de travail pharaonique d'une exposition qui s'appuie sur plusieurs projets antérieurs. Car il s'agit bien d'une somme, qui prélève des échantillons sur certains des chantiers les plus noirs du monde. Chancel nous concocte un recueil, un herbier du Mal : les âmes rongées par la guerre, la vermine ou la misère, la nature ravagée par le pétrole dans le delta du Niger.

“

Vestiges, vertige

La scénographie ne semble jamais laisser un détail au hasard. Sur un panneau, des Indiens petit format s'entassent entre des piles de débris. Sur les grands formats, un Bédouin à dos de dromadaire est photographié devant des gratte-ciel ; des plexiglas interrogent le vernis rouge et blanc de l'autocratie Corée du Nord. Les contradictions de l'homme sautent à l'œil nu. Souvent, Chancel se place à la lisière : là où peut se faire

la mise à distance nécessaire. Aux confins de l'Europe, il photographie les « murs forteresses », paysages provisoires figés dans la terre et les barbelés. Les quartiers nord/sud de Marseille, la ville sinistrée de Flint, aux États-Unis, sont autant de sites périphériques où enfle la prise de conscience – comme l'échancrure sirupeuse du Niger, où le pétrole engule. La juxtaposition des tirages met en scène des frontières subtiles, qui nous invitent à ralentir, à regarder de plus près l'abîme. Si l'on observe bien, des fleurs poussent entre les barbelés, sur lesquels sèchent des vêtements. Au soleil, ils brillent comme des bracelets de diamants... Au fond de l'église, en guise de « prologue » et d'« épilogue » s'érige un diptyque noir et blanc – signe qu'il s'agit bien, pour Chancel, de se faire le chanfre d'une odyssée malheureuse. Vestiges, vertige. Entre les reines nubiennes du Soudan – photos crépusculaires de statues mangées par le désert, où jouent les enfants – et la pâleur industrielle de la RPC – tirages fantomatiques d'une Chine au teint blafard –, la vérité oscille. Entre le noir et le blanc : dans une zone grise. Est-ce vraiment un hasard ? Entre les deux pans du diptyque se dessine une porte gothique, dont l'arc vers le ciel se tend.

RENCONTRES D'ARLES

GLACE ET JADE, LE RITUEL DU PEIGNE

EXPOSITION KURT TONG / GROUND CONTROL, DU 1^{ER} JUILLET AU 22 SEPTEMBRE« À la fin du XIX^e siècle, grâce au marché de la soie, de nombreuses femmes chinoises gagnèrent leur indépendance financière et profitèrent d'une autonomie nouvelle. Ce phénomène déboucha progressivement sur le "Rituel du peigne". »

VIE MINUSCULE

— par Johanna Pernot —

Amateurs de couleurs vives, de photos léchées, passez votre chemin. Avec Kurt Tong, on est à dix mille lieues des images plébiscitées par le prix Découverte Louis Roederer – les visions chromiques de Laure Tiberghien et les portraits d'un camp militaire captés par la Hongroise Máté Bartha.

C'est une enquête morcelée que le gagnant du Portfolio 2018, exposé également à Ground Control, nous propose. « Glace et jade, le rituel du peigne » nous lance sur les traces d'une femme discrète : Mak, la vieille nounou du photographe. Un hommage et une déclaration d'amour émouvants. Comment raconter une vie sans lustre, faite d'ombres et d'effacement ? De fait, objectivement, il demeure peu de chose de ces quatre-vingt-sept ans (plus de quatre mille cinq cents semaines, Kurt et sa nounou aiment compter en semaines). Que reste-t-il d'une vie, quand on n'a ni mari ni enfants ? Des photographies, bien sûr. Pour autant que quelqu'un se propose de les prendre. L'exposition s'ouvre sur un triptyque qui rassemble toutes celles que Mak possède d'elle-même. Huit, en tout. Huit portraits d'identité

dispersés sur une « grille » ajourée, où se lisent le passage, le lent vieillissement des traits. Les autres cases, laissées vides comme des fenêtres, sont les photos que d'autres n'ont pas prises. Si ces blancs suggèrent la solitude, l'humilité d'une femme qui s'est donnée aux autres beaucoup plus qu'à elle-même, ils fonctionnent aussi comme un plein, une réserve : ils indiquent un secret. Pour remplir les trous, Kurt Tong affirme avoir interrogé et filmé sa nourrice, fouillé les archives et la presse pendant sept ans.

“

Renversement social

D'un geste somme toute arbitraire, il fait de cette dernière une icône, celle de l'ultime génération des « femmes qui se coiffent toutes seules », ces jeunes Chinoises à la longue natte, qui, à partir de la fin du XIX^e, gagnaient leur émancipation en faisant vœu de chasteté lors de la fameuse cérémonie du peigne. Le livre, qui matérialise également l'enquête, insère de nombreuses coupures de journaux. Pour mener à bien ce projet à la Perce, Kurt Tong a aussi

recupéré les images de l'entourage de Mak, photographié son village. Surtout, il a épluché les albums de sa propre famille, celle qu'a servie sa nounou pendant près de quarante ans. Très exactement « 1 930 semaines » : c'est le titre de ce grand format, où un arbre à contre-jour jaunit au bord du cadre. Le premier portrait symbolique de Mak ? La série d'images la montre en effet toujours à la périphérie des clichés, comme un fragment du décor oublié par mégarde. Dos ou profil obliqué, elle n'est jamais le sujet de ces photos bourgeoises. La scénographie souligne l'effacement des subalternes, à la marge, mais aussi, au fil des ans, de gauche à droite, l'intégration progressive de Mak : sur les portraits les plus récents, elle pose de face, à côté des membres de la famille. Mais le plus intéressant dans cette démarche, c'est le renversement social, le geste poétique de l'artiste : sur les images familiales, des cadres masquent les visages, des objets dérisoires les remplacent... Un peigne symbolique ; une paire de boucles d'oreilles en jade... Les effets personnels de Mak, dont l'intimité s'esquisse par petites touches. Mais motus. De ce puzzle, le silence et la pénombre sont les pièces manquantes.

« La dérive est une promesse de découverte »

Wajdi Mouawad

créations et répertoire

Christian Schiaretti

Hippolyte - Phèdre

Garnier - Racine

Utopia

Aristophane

Le Laboureur de Bohême

Johannes von Saaz

L'Échange

Paul Claudel

résidences de création

Dunsinane

(après Macbeth)

David Greig

Baptiste Guiton

Dom Juan

Molière

Olivier Maurin

ANTIS

Perrine Gérard

Julie Guichard

Maxime Mansion

et bien d'autres

Contes et Légendes

Joël Pommerat

L'Animal imaginaire

Valère Novarina

Les Démons

Dostoïevski

Sylvain Creuzevault

Les Enivrés

Ivan Viripaev

Clément Poirée

Agatha

Marguerite Duras

Louise Vignaud

Désobéir

(pièce d'actualité n°9)

Julie Berès

L'Effort d'être spectateur

Pierre Notte

Mort prématurée d'un chanteur populaire

(dans la force de l'âge)

Arthur H - Wajdi Mouawad

Abonnez-vous !

tnp-villeurbanne.com

19

saison

20

conception graphique : Perlette & Beaufine

THEATRE ~ DANSE ~ PERFORMANCE

THEATRE / PERFORMANCE
Tamara Cubas (UY)
Multitud

THEATRE
Milo Rau / NTGent (CH/BE)
Orestes in Mosul

THEATRE
Lagartijas Tiradas al Sol (MX)
Tijuana

THEATRE
Tatiana Frolova / Théâtre KnAM (RU)
Ma Petite Antarctique

THEATRE
C^o Still Life (BE)
No one

THEATRE / PERFORMANCE
Winter Family (FR/IL)
H2 - Hebron

THEATRE / PERFORMANCE
Marion Siéfert (FR)
Le Grand Sommeil

THEATRE / DANSE / MUSIQUE
Wen Hui (CN) & Jana Svobodová (CZ)
Ordinary People

THEATRE
Wang Chia-Ming (TW)
Dear Life

THEATRE
Mohamed El Khatib (FR)
La dispute

PERFORMANCE
Giuseppe Chico (IT)
& Barbara Matijević (CR)
Our daily performance

14.11 – 07.12.2019
+ de 35 spectacles internationaux

INFO/TICKETS
www.nextfestival.eu

La rose des vents, Scène nationale Lille Métropole Villeneuve d'Ascq (FR) / Espace Pasolini Valenciennes (FR) / le phénix, scène nationale Valenciennes - pôle européen de création Valenciennes (FR) / kunstencentrum BUDA Kortrijk (BE) / Schouwburg Kortrijk (BE) / maison de la culture Tournai (BE)

PHOTO : Giuseppe Chico & Barbara Matijević : Our daily performance © Matthieu Edot

RENCONTRE

XAVIER GALLAIS : L'ANIMAL AU MICRO

— par Pierre Lesquelen —

« Le rêve d'enfant est déjà accompli », nous confie-t-il autour d'une glace à la menthe, car avec Treplev et le prince de Hom-bourg, Xavier Gallais a cavale bien des fois dans la Cour d'honneur. Alors qu'il s'apprête à ouvrir à Paris l'école de la Salle-Blanche, où l'interdisciplinarité devra bannir le quotidienneté que traquent la plupart des jeunes acteurs, il joue « Le Fantôme d'Aziyadé » et « Providence » dans le OFF et participe à plusieurs fictions radiophoniques de France Culture. Dans le spectre de Pierre Loti ou le nouveau spectacle d'Emmanuel Meirieu, « La Fin de l'homme rouge », Xavier Gallais délaisse cette profération animale et symboliste qu'il

avait expérimentée avec Arthur Nauzyciel et confie sa « matière-voix » à un micro feutré, outillage que n'ont cessé de renier les nostalgiques d'une mystique de l'acteur, comme Valère Novarina, qui l'envisage comme le boucher postmoderne d'un langage des « sphincters ». Comment la « parole activante » de Gallais, ce « langage des boyaux » destiné à « faire apparaître les fantômes » qu'il recherche dans sa pédagogie et son métier d'acteur, peut-elle alors se satisfaire de cette technologie prétendument aseptisante ? « Avec le micro, on peut être dans cette recherche de chant en étant très relié à son cœur », rétorque alors l'artiste, estimant que l'outil permet de « sentir la chair et la respiration » et de faire disparaître la

théatralité habituelle de l'intime. Le micro autorise alors un « voyage vocal en distance » en étant « complètement dans la matière », Gallais l'envisageant comme un « vecteur de précision » qui n'oblige pas à « surligner les signes ». Loin des voix blanches qui neutralisent pour lui la complexité des pensées et d'un surlignage lyrique qui les réduisent, le micro est finalement le nouveau médium d'une énigme vivante, entre la « pudeur de la rétention » et l'« explosion » latente des signes. L'ancien soldat indomesticable de Kleist, grand cheval romantique, a su finalement retrouver une liberté dans la contrainte technologique, preuve que le rêve symboliste submerge toujours le désenchantement vocal d'une époque.

LE FEUILLETON

COMMENT FAIRE (3/5)

— par Mariane de Douhet —



I/O Gazette n°102 — 13.07.2019

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.

I/O — 12 rue de Mirbel, 75005 Paris, FRANCE

SIRET n°81473614600014

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef : Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Rédacteur en chef adjoint et secrétaire général : Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint : Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr

Responsable publicité & partenariats : Philippe Dinero philippe.dinero@iogazette.fr — 06 63 02 20 62

Conception de la maquette : Gala Collette

Ont contribué à ce numéro :

Mariane de Douhet, Florence Filippi, Victor Inisan, Pierre Lesquelen, Nouredine Mahjoub, Johanna Pernot, Audrey Santacroce, Lola Salem, Ysé Sorel, Armen Verdian, Muriel Weyl, Noémie Regnaud.

Photo de couverture : Lei Lei, Romance au Cinéma Lushan, Mont Lushan.

REPORTAGE

FESTIVAL D'ATHÈNES ET D'ÉPIDAURE : RACINES GRECQUES

— par Mathias Daval —

Un festival de théâtre à Athènes, c'est un peu comme un festival shakespearien à Stratford-upon-Avon ou comme la fête de la Saucisse à Morteau : il y a là quelque chose qui ressort de la quintessence d'un art infusée dans l'énergie d'un lieu. Depuis 1955, l'événement tient ses promesses de grand-messe du spectacle vivant.

Malgré le *nostos algos* d'une splendeur passée, malgré la crise économique, malgré l'effritement du financement de la culture, les scènes grecques sont toujours aussi ardentes et populaires, même si le noyau dur demeure dans l'Attique et qu'aucun autre festival n'atteint l'ampleur du « Greek Festival ». Celui-ci, comme toute grosse machine institutionnelle, est l'occasion pour les spectateurs de suivre, en tournée, les grandes productions internationales : cette année, d'un triptyque de Castellucci au « Genesis 6, 6-7 » de Liddell en passant par l'« Électre/Oreste » de Van Hove ; mais aussi les créateurs grecs, jeunes et confirmés, à l'instar de Thanos Samaras et de son « Chrysippus », basé sur le texte de Dimitris Dimitriadis, lui-même inspiré d'Euripide. La grande variété des lieux sur lesquels se déploient les représentations est fidèle à la diversité de ces scènes qui juxtaposent amphithéâtres classiques (comme le théâtre antique à Épidaure ou l'odéon d'Hérode Atticus au pied de l'Acropole) et les édifices tout aussi contemporains que leur direction artistique. Ainsi, la Fondation Fluxum, basée à Genève, a ouvert cette année en plein cœur de Plaka le Flux Lab, un centre polyvalent et pluridisciplinaire dédié à la création et aux rencontres artistiques. Mais le plus important des lieux contemporains, en termes de propositions présentées au festival, est sans nul doute Peiraios 260, ancienne usine de fournitures de bureau reconstruite en 2006 en espace culturel. C'est dans l'un des immenses hangars partiellement restés dans leur jus des années 1970

— à l'exception des gradins et des feux — que l'on aura pu assister au poétique « Girl From the Fog Machine Factory », du Suisse Thom Luz. Dans cet opus volontiers absurde, les cinq comparses utilisent les machines à fumée comme outils narratifs d'un théâtre visuel expérimental s'appuyant sur de la musique jouée en live. À l'entrée du Peiraios, les deux mains jointes de Pavlos Tsakonakos (« Two, Hands »), gigantesque fresque murale inspirée de Dürer qui fait suite à ses « Mains en prière » apposée sur un bâtiment de la place Omonia en 2011, constituent comme le deuxième mouvement d'une *modrâ* sacrée invitant les passants à s'ouvrir au monde. Car c'est bien le rapport à l'autre qui est au cœur du festival, et dans un souci pas seulement de tolérance, mais de curiosité et d'engagement.

“

Thérapeutes profanes

À cette multiplicité des scènes répond le kaléidoscope d'une programmation tournée également vers la danse, les performances, la musique classique, les arts plastiques et visuels, comme en témoignent l'intégration du 9^e Festival du cinéma en plein air et ses projections gratuites très populaires. Au total, étalé sur plus de neuf semaines, le Festival d'Athènes possède à l'évidence des contours distendus et ressemble davantage au Festival d'automne de Paris qu'à celui d'Avignon. Mais il n'oublie pas d'embrasser l'immensité des enjeux : la reconnexion à ces forces ancestrales qui, à l'époque de Sophocle et d'Eschyle, se sont manifestées sous une nouvelle forme artistique. Il y a, bien sûr, l'enjeu de la régénération permanente d'un répertoire aussi universel que national. À cet égard, les deux théâtres d'Épidaure (le grand, 10 000 places, et le petit, surplombant la mer) méritent les quelque cinq heures de

trajet en bus aller-retour depuis la place Syntagma. Ces joyaux architecturaux sont habités par la version hellénique d'un *genius loci*, qui veille sur les représentations depuis le IV^e siècle av. J.-C., à l'époque où le sanctuaire était dédié non pas à Melpomène mais à Asclépios, le dieu médecin. Le fils d'Apollon est peut-être, encore aujourd'hui, la véritable figure tutélaire du festival, dont les artistes se posent en thérapeutes profanes usant de la puissance de l'art pour soigner nos âmes blessées (ou, dans le pire des cas, pour établir un diagnostic salutaire). C'est que la dimension sociale est cruciale : bien entendu, elle répond aux rengaines festivières sur les questions de genre et de migrations (ainsi, le projet queer Aphrodite* ou encore « Love Story », de la cinéaste sud-africaine Candice Breitz, autour de témoignages de réfugiés racontés face caméra par Julianne Moore et Alec Baldwin). Mais pas seulement. L'installation « What We Don't See Is Staring at Us » (au titre inspiré par un essai de Didi-Huberman) est un projet documentaire du photographe et plasticien Ilias Poulos autour des figures des drogués grecs de l'entre-deux-guerres. Pour la plupart héroïnomanes et cocaïnomanes, ces marginaux étaient à l'époque, au mieux, relégués dans l'ombre des hôpitaux psychiatriques. À l'entrée de l'exposition, au sous-sol du Victoria Square Project, le visiteur allume une bougie qui sera sa seule source de lumière dans la petite salle plongée dans l'obscurité. Au fil de la déambulation, les photographies surgissent, collées sur des miroirs — dont des fragments se détachent dans les parties en creux des portraits —, et qui renvoient donc à son propre visage de spectateur : non pas comme une injonction à la culpabilité, mais comme la représentation du sens profond de l'adage rimbaldien, définissant l'identité entre je et l'autre. « What We Don't See » est un projet humble et épuré mais puissant, qui évite le piège de la démonstration lourdingue ou de l'essai sociopolitique indigeste.

CEDIPUS

MISE EN SCÈNE BOB WILSON / THÉÂTRE D'ÉPIDAURE (GRÈCE)

Plus de vingt ans après sa mise en scène de l'« Œdipe roi », l'opéra de Stravinski, au théâtre du Châtelet, Bob Wilson revient sur la tragédie sophocléenne avec toute la palette de son maniérisme exigeant et son génie plastique.

Tout commence par un cri. Non pas celui d'un homme, mais celui du solo *free style* du saxophoniste Dickie Landry, comme un écho cruel saturant bientôt l'espace sonore de sa vibration suraiguë venue du tréfonds obscur du monde — et peut-être des enfers mêmes. Dès sa séquence introductive, le geste wilsonien réaffirme, sans aucune concession, son implacable volonté esthétisante. Wilson n'a cure de sillonner la dimension narrative de la pièce classique, d'exposer une quelconque velléité discursive sur une intrigue qui est tout à la fois le point d'ancrage de la théorie psychanalytique et le moule de toute la littérature policière à venir (car qu'est-ce qu'Œdipe si ce n'est l'enquêteur qui découvre que l'insoupçonnable coupable n'est autre que lui-même ?). Fidèle à sa veine plastique exacerbée, le metteur en scène dresse une série de tableaux semi-chorégraphiques fortement inspirés du théâtre japonais, dont on sait qu'il est, depuis toujours, un fervent admirateur, qu'il s'agisse du nô ou du kabuki, duquel il reprend le découpage en cinq actes ainsi que l'horizontalité des processions en arrière-scène. Sa partition froide et millimétrée laisse peu de place à l'émotion : les protagonistes semblent être de simples marionnettes

et les corps sont les caisses de résonance de forces qui les dépassent. Car Bob Wilson est un demiurge intraitable : il aime concevoir et animer ses créatures (dont la dimension esthétisante est décuplée par le travail costumier de Carlos Soto) jusqu'à leur point d'épuisement, dans le grotesque comme dans l'annihilation de leur vouloir. Son théâtre est bien, paroxysme étymologique, ce lieu où l'on regarde. « Œdipus » est le spectacle idéal pour un théâtre comme celui d'Épidaure, écrivain archaïque au milieu de la nature, où la reconnexion avec l'énergie du *theatron* antique opère.

“

Circularité tragique

Le projet de Wilson concentre sa force brute sur sa pure dimension tragique, sur l'inexorable destin face auquel, nous dit Sophocle, « qu'aurait donc à craindre un mortel, qui ne peut rien prévoir de certain ? Le mieux est de vivre au hasard, si on peut ». Rien n'est laissé au hasard de l'improvisation, pourtant, dans le dispositif wilsonien, tiré au cordeau, qui récite ses leitmotivs techniques : angoissante composition faite de masques, de mouvements saccadés, d'éruptions sonores (ici par de redoutables effets de résonance métallique sur le sol), mettant un point d'honneur à jouer sur l'interculturalisme par un multilinguisme invasif mais assumé (dialogues en grec, anglais, allemand, italien

et français) qui tient autant à la diversité du casting qu'à la représentation de l'universalité du mythe. « Œdipus » est aussi crispant par son affectation ultra-contemporaine un peu poncive qu'envoûtant dans son totalitarisme sensoriel, qui s'appuie sur l'usage immodéré des boucles : sonores, tout d'abord, circulant, avec une débauche d'effets stéréo, entre drone didjeridoosque, shakuhachi nippon, hurlements et ricanements émanant de l'inquiétant pays des ombres intérieures ; mais aussi textuelles, chaque personnage réduit à son antenne quintessentielle ; visuelles, enfin, par des chorégraphies sursymbolistes directement héritées des rites dionysiaques. Le symbole ultime de cette circularité tragique : la corde phosphorescente, seul élément visible sur scène avant même le début de la représentation et qui conclut la pièce comme l'instrument de la mort de Jocaste et l'accomplissement total de la prophétie delphique. Quant à Œdipe, il est celui qui marche lentement mais inflexiblement vers la lumière, c'est-à-dire vers un aveuglement qui est aussi condition du savoir et qui trouve, indéchiffrable paradoxe, sa libération dans son aliénation. Allons jusqu'à conclure que cette dernière prise de conscience devrait également être celle du spectateur wilsonien, retenu en otage par le metteur en scène comme il l'est par le joug des dieux. Et, après tout, « ce qu'on cherche, on peut le trouver », rappelle Sophocle dans une tautologie que prisera, cinq siècles plus tard, le saint Luc de l'Évangile.

DE MUNT

LA MONNAIE

MACBETH UNDERWORLD

LE SILENCE DES OMBRES

GIOVANNA D'ARCO

JÉANNE D'ARC AU

BÛCHER LES CONTES

D'HOFFMANN

LE NOZZE

DI

FIGARO

COSÌ FAN

TUTTE

DON



GIOVANNI

MONIUSZKO À PARIS

PIKOVAYA DAMA DER

ROSENKAVALIER

LA MONNAIE / DE MUNT 19/20